

UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE

UFR DE LETTRES PHILOSOPHIE

DÉPARTEMENT DE LETTRES

SECTION DE LITTÉRATURE FRANÇAISE

**Les notions d'auteur, de narrateur et de
personnage dans les trois œuvres d'Éric
Chevillard : *Démolir Nisard, Dino Egger et
L'Auteur et moi***

Mémoire présenté par

M^{me} Jenny Lartaud

sous la direction de

M. Joël Loehr, maître de conférences.

Mai 2013

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

« Pour Jenny,
ce qui reste de l'auteur, de moi et de ce livre,
avec toute ma sympathie, »
Éric CHEVILLARD, dédicace dans le livre *L'Auteur et moi*.

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier M. Loehr, qui m'a permis de réaliser ce mémoire en le dirigeant et en me faisant découvrir les oeuvres d'Éric Chevillard lors d'un cours de master assuré pendant l'année 2012-2013 sur les notions d'auteur et de lecteur.

Je remercie également Éric Chevillard pour avoir répondu à certaines de mes questions lors du colloque international *Éric Chevillard* des 26 et 27 mars 2013, organisé par Pierre Jourde et Olivier Bessard-Banquy.

Enfin, je tiens à remercier Raphaël pour son soutien, sa patience et ses conseils lors de la rédaction de mon travail.

Toutes ces personnes ont permis à ce mémoire de voir le jour et ont contribué, chacune à leur manière, à l'enrichir.

Sommaire

REMERCIEMENTS.....	3
LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	6
INTRODUCTION.....	7
Chapitre I.....	15
LE SYSTÈME NARRATIF : auteur, narrateur et personnage, trois instances distinctes ?.....	15
Chapitre II.....	49
LA MISE EN ABYME DE L'ÉCRITURE : le créateur et sa créature, l'effet « poupées russes ».....	49
Chapitre III.....	79
L'IRONIE « CHEVILLARDIENNE » : la remise en cause des pouvoirs de la littérature, un possible discours auctorial.....	79
CONCLUSION.....	99
BIBLIOGRAPHIE.....	103

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- **CHEVILLARD Éric**, *Démolir Nisard*, Éditions de Minuit (2006) : DN suivi du numéro de page.
- **CHEVILLARD Éric**, *Dino Egger*, Éditions de Minuit (2011) : DE suivi du numéro de page.
- **CHEVILLARD Éric**, *L'Auteur et moi*, Éditions de Minuit (2012) : AM suivi du numéro de page.
- Propos tenus par **BESSARD-BANQUY Olivier**, au colloque international *Éric Chevillard*, les 26 et 27 mars 2013, au centre Stendhal de Valence (Université Grenoble III) : nom du critique suivi d'au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

INTRODUCTION

Auteur contemporain, toujours actif au XXI^e siècle, Éric Chevillard ne semble appartenir à aucun courant littéraire précis. Auteur de trente-deux livres jusqu'à ce jour, il est difficile de le comparer aux autres écrivains de ce siècle tant son œuvre est complexe et polymorphe. Publié aux Éditions de Minuit dès son premier roman, *Mourir m'enrhume*, en 1987, Chevillard s'inscrit dans une forme d'élitisme littéraire. En effet, les Éditions de Minuit, qui sélectionnent avec rigueur les auteurs qu'ils publient, sont un gage de qualité pour les lecteurs. Tout comme les auteurs des « *nouveaux romans* », publiés aux mêmes Éditions que lui, Chevillard centre ses œuvres sur des problématiques littéraires. Ainsi, dans *Le Vaillant Petit Tailleur*, publié en 2003, l'écrivain interroge la fabrique du roman en passant par la réécriture d'un des contes des frères Grimm. Il utilise le sarcasme pour s'opposer au roman et à son flux narratif. Il suit ainsi des écrivains tels que Sterne, Beckett ou Diderot qui, à leurs époques respectives, remettaient déjà les codes romanesques et l'art de la narration en question. La logique de la linéarité est démontée pour en révéler les artifices. Dès 1993, la production de Chevillard évolue vers une écriture fragmentée, jusqu'à atteindre sa pleine réalisation dans son blog *L'Autofictif*, né sur la toile en 2007. Au colloque international *Éric Chevillard*, organisé par Pierre Jourde et Olivier Bessard-Banquy, ce dernier a qualifié les livres de Chevillard de « *romans qui s'effiloquent de plus en plus* »¹. Ces préoccupations littéraires inscrivent les œuvres de Chevillard dans une littérature autotélique. Cette dernière relève d'un certain élitisme car elle n'est accessible qu'aux spécialistes des problématiques littéraires. Cependant, l'auteur a été récemment récompensé, pour son œuvre *Dino Egger*, par le Prix Virilo, qui est une parodie du Prix

¹ Propos tenus par **BESSARD-BANQUY Olivier**, au colloque international *Éric Chevillard*, les 26 et 27 mars 2013, au centre Stendhal de Valence (Université Grenoble III) : désormais en abrégé nom du critique suivi d'au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Femina, dont le jury ne se compose que de femmes. Le jury qui compose le Prix Virilo est mixte mais ses membres doivent « *porter la moustache* » et « *voter en homme* »¹. Ce prix est une ironie sur le féminisme affiché du Prix Femina. Cette tonalité humoristique se retrouve dans la grande majorité de la production chevillardienne. L'auteur oscille ainsi entre un élitisme littéraire empreint de sérieux et un humour accessible à tous. Il déjoue les cadres et les normes afin de ne pas s'enfermer dans une catégorie figée. Cette attitude de rejet de toute forme de figement est particulièrement perceptible dans ses œuvres. Dans *Le Caoutchouc décidément*, publié en 1992, l'auteur sabote les clichés et les expressions figées de notre langage. Il pratique lui-même ce qui est contraire au figement dans ses œuvres. Les instances du personnage et du narrateur interrogent celle de l'écrivain dans *L'Oeuvre posthume de Thomas Pilaster*, publié en 1999. Les trois instances se croisent et s'entrecroisent pour mieux éviter de rester figées dans leurs propres cadres, mais toujours avec une certaine dose d'humour. Cette absence de figement se retrouve dans la figure même de l'auteur, Éric Chevillard. Au colloque international *Éric Chevillard*, Pierre Jourde² explique que Chevillard adopte la posture de l'écrivain absolu qui ne fait qu'écrire. Or, l'auteur est également un critique littéraire, notamment dans « Le Feuilleton d'Éric Chevillard » dans *Le Monde des Livres*, montrant une fois de plus qu'il ne veut s'enfermer dans aucune catégorie prédéfinie. La production d'Éric Chevillard est donc dans le mouvement perpétuel. Tout se transforme, rien n'est absolument stable.

Trois de ses œuvres les plus récentes viennent approfondir cette réflexion littéraire par la mouvance des instances principales qui composent un roman, l'auteur, le narrateur et le personnage, le tout dans une tonalité humoristique. Il s'agit de *Démolir Nisard*, *Dino Egger* et *L'Auteur et moi*, publiées respectivement en 2006, 2011 et 2012. Ces trois romans semblent former une trilogie. En effet, dans chacun d'eux, Albert

¹ Selon le site collaboratif *Wikipédia*, article « Prix Virilo ».

² Propos tenus par **JOURDE Pierre**, au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Moindre est à la fois le narrateur et le personnage de l'histoire. L'« *Avertissement* » au début de *L'Auteur et moi* le confirme :

Quelques années auparavant, à l'occasion d'un autre livre, *Démolir Nisard*, l'auteur avait vu déjà se relever un de ses personnages [...] le narrateur, Albert Moindre, que l'on retrouvera plus tard dans *Dino Egger*.¹

La première de ces trois œuvres, *Démolir Nisard*, veut effacer toute trace du critique du XIX^e siècle, Désiré Nisard. L'aspect comique de ce roman consiste à devoir d'abord débusquer cet ennemi avant de le supprimer des mémoires de tous. En effet, Désiré Nisard ne semble pas avoir marqué les esprits. Ses écrits ont presque tous disparu ou sont difficilement accessibles en librairie ou en bibliothèque. Or, Albert Moindre le juge nuisible à l'humanité entière et utilise ce livre pour parvenir à détruire ce qui reste du critique. Une première mouvance apparaît à travers ce narrateur et personnage d'Albert Moindre : il cherche à parvenir à ses fins par le biais de ce livre. Il s'assimile ainsi à la figure d'auteur. A l'inverse, *Dino Egger*, publié cinq ans plus tard, est le récit d'une création. Son principe est d'inverser la question suivante : « *que serait aujourd'hui le monde si Homère ou Marco Polo n'avaient pas existé ?* »² Si un personnage inexistant avait existé, comment serait le monde et qu'aurait-il changé ou inventé ? Pour y répondre, ce n'est pas Éric Chevillard mais Albert Moindre qui s'exprime dans *Dino Egger*. Il va alors s'évertuer à construire la figure de Dino Egger, présenté comme un artiste et un inventeur capable de tout créer. Albert Moindre ne cherche plus à effacer les traces d'un être qui a vécu mais à faire apparaître celles de celui qui n'a pas eu de vie. En ce sens, *Dino Egger* est l'exact contraire de *Démolir Nisard*. De la même manière que dans le second, le premier fait bouger les instances d'auteur, de narrateur et de personnage de

¹ CHEVILLARD Éric, *L'Auteur et moi*, Éditions de Minuit (2011), p. 12 : désormais en abrégé AM suivi du numéro de page.

² CHEVILLARD Éric, *Dino Egger*, Éditions de Minuit (2011), p. 7 : désormais en abrégé DE suivi du numéro de page.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

leur place respective. Albert Moindre se présente comme un enquêteur. Or, son enquête consiste à débusquer une absence, un être inexistant. Par conséquent, pour pouvoir définir Dino Egger, il va devoir l'imaginer et « *inventer* » les inventions de ce personnage. Albert Moindre apparaît donc comme l'auteur du personnage fictif qu'est Dino Egger. Le narrateur et personnage représenté par Albert Moindre sort ainsi de ses limites pour rejoindre l'instance de l'auteur. Le dernier roman de ce corpus s'intitule *L'Auteur et moi*. Il relève d'un fonctionnement plus complexe au niveau narratif que les deux livres cités précédemment mais sa filiation avec eux est avérée.

L'« *Avertissement* » initial évoque *Dino Egger* et *Démolir Nisard*, notamment pour expliquer l'origine de leur création et du nom des personnages de Dino et d'Albert Moindre, alors qu'il ne parle pas du reste de la production de Chevillard. Comme dans les deux autres romans cités précédemment, *L'Auteur et moi* est un récit fait à la première personne du singulier par Albert Moindre, narrateur et personnage, qui clame sa haine envers le gratin de chou-fleur à une jeune demoiselle assise à la terrasse d'un café. Mais la grande différence avec les deux autres œuvres de ce corpus est l'intégration d'une figure d'auteur qui s'exprime régulièrement dans les notes de bas de page et dans l'« *avertissement* » initial. L'instance de l'auteur est ainsi progressivement interrogée, dans ces trois romans, jusqu'à sa mise en scène à côté de celle du narrateur et personnage Albert Moindre. Les trois œuvres abordent les thèmes de l'écriture et de l'écrivain dans un univers humoristique.

Ces trois livres traitent de l'art narratif dans une réflexion autotélique. Le récit romanesque est composé d'instances précises et délimitées que sont l'auteur et le lecteur réels, le narrateur et le personnage. Selon les définitions proposées par *Le Trésor de la Langue française informatisé*¹, le personnage est une abstraction représentée sous les traits d'une personne dans une œuvre littéraire. Dans une conception plus élargie de ce

¹ **DENDIEN Jacques**, *Le Trésor de la langue française informatisé* (TLFi), rubriques « auteur », « narrateur » et « personnage ».

terme, le personnage est un rôle que l'on tient sur scène ou dans la vie. Il s'oppose à la personne réelle, notre être intérieur. Un « *personnage* », est également quelqu'un qui se distingue, qui attire l'attention sur lui, par son comportement ou le récit de ses aventures. Albert Moindre est effectivement un « *personnage* » puisqu'il utilise une rhétorique emphatique et disproportionnée qui lui permet de capter l'attention de ses auditeurs dans l'histoire racontée. De plus, il s'agit d'un héros purement fictif, inventé par Chevillard. L'auteur est considéré comme la cause première ou principale d'une chose. Il est un créateur et fondateur. En littérature, l'auteur porte la responsabilité de ses écrits. Il produit une œuvre artistique, par occasion ou par profession. Le métier d'un auteur est d'écrire. Éric Chevillard est un auteur puisqu'il est à l'origine de *Démolir Nisard*, *Dino Egger* et *L'Auteur et moi*. Ces livres étant publiés sous son nom, c'est lui qui en porte la responsabilité. Enfin, le narrateur est une personne qui fait le récit mais qui n'est pas forcément l'auteur. Dans *Figures III*, Gérard Genette¹ expose les différents types de narrateur en littérature. Le narrateur existe toujours dans un récit fictif. L'auteur et le narrateur ne peuvent se confondre que dans le cas d'une autobiographie réelle. Dans le cas où le narrateur est présent dans l'histoire racontée, l'écrivain choisit d'en faire le héros de l'intrigue ou un simple spectateur de ce qui s'y déroule. Dans ces trois romans, Albert Moindre est à la fois héros et narrateur de sa propre histoire. Cependant, ces instances posent problème dès leur titre. Les deux premiers, *Démolir Nisard* et *Dino Egger*, les deux héros semblent être des personnages éponymes. Or, il s'avère que le héros de ces deux intrigues ne sont respectivement ni Désiré Nisard, ni Dino Egger, mais Albert Moindre, car c'est lui qui agit, principalement en tant qu'enquêteur, tantôt pour effacer toute trace de Nisard, tantôt pour créer un inventeur, Dino. L'instance du personnage est donc fluctuante. De plus, un « *personnage* » désigne habituellement un être qui se distingue des autres. Or, Albert Moindre porte en son nom l'idée même de médiocrité, d'absence d'éclat, ce qui provoque un autre étonnement chez le lecteur. Ce héros et narrateur va d'ailleurs s'assimiler à ses personnages, Désiré Nisard et Dino

¹ GENETTE Gérard, *Figures III*, édition Seuil, Paris (1972).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Egger, en fin de roman. De la même manière, l'instance de l'auteur n'est pas stable dans *L'Auteur et moi*. Le titre présente une disjonction problématique. À qui renvoie le pronom de première personne du singulier, sous sa forme tonique « moi » ? L'ambiguïté porte ici sur la source énonciative. S'agit-il de Moindre ou de Chevillard ? Cette disjonction se poursuit au sein de l'œuvre avec la constante mise en parallèle du personnage de Moindre et de la figure d'auteur, rapprochant de ce fait les deux instances. De plus, la conjonction de coordination accentue cette confusion entre narrateur et personnage. Indique-t-elle un ajout, une disjonction ou une fusion entre les deux instances ? Le narrateur Albert Moindre semble être une autre figure possible d'auteur, car il écrit de manière occasionnelle. Dans *Dino Egger*, il est à l'origine d'un roman sur un pou et une puce. Désiré Nisard, avec son *Convoi de la laitière*, et Dino Egger, avec son cycle romanesque, s'assimilent également à des figures d'auteur. L'instance du personnage déborde ainsi de son cadre strict pour empiéter sur celui de l'auteur. Enfin, le narrateur doit être le fruit d'un choix auctorial. Selon Gérard Genette¹, l'auteur choisit d'utiliser un narrateur qui s'exprime à la première ou à la troisième personne du singulier. Or, dans ces trois œuvres, Chevillard n'a pas effectué ce choix puisqu'il mélange les deux types de narration. Dans *L'Auteur et moi*, Albert Moindre s'exprime à la première personne mais la figure d'auteur le fait à la troisième personne du singulier, même pour parler d'elle. Dans les deux autres romans, des passages à la troisième personne sont intercalés dans une narration à la première personne du singulier. Les deux types de narration finissent par se fondre l'une dans l'autre lorsqu'Albert Moindre utilise la troisième personne pour parler de lui. De la même manière, l'inscription d'un narrataire, figure virtuelle du lecteur dans l'œuvre, ne relève pas d'un choix clairement déterminé. Dans *Démolir Nisard* et dans *L'Auteur et moi*, le narrataire est intradiégétique. Il est représenté par un personnage de l'histoire. Il s'agit de Métilde pour le premier et d'une jeune femme assise en terrasse d'un café pour le second. Ces deux figures féminines sont les destinataires du discours d'Albert Moindre.

¹ GENETTE Gérard, *Figures III*, édition Seuil, Paris (1972).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Mais un narrataire extradiégétique apparaît également dans ces deux œuvres. Ce lecteur virtuel est extérieur à l'histoire. Albert Moindre l'évoque parfois lorsqu'il demande à son destinataire d'écrire à l'éditeur dans *Démolir Nisard* et la figure d'auteur l'interpelle dans l'« *Avertissement* » de *L'Auteur et moi*. Les instances d'auteur, de narrateur, de personnage, et même de lecteur, ne sont pas clairement délimitées dans les trois œuvres qui composent ce corpus. Mais, au-delà du rejet du figement éprouvé par l'auteur, quel intérêt peut-il y avoir à faire bouger ces instances de leurs cadres respectifs ? Dans la mesure où cet écrivain pratique une littérature autotélique, cette volonté de provoquer la confusion autour de ces notions littéraires paraît être un moyen de réfléchir à ces dernières et de les remettre en question dans la pratique du genre romanesque.

Comment Éric Chevillard, par un jeu sur les conventions narratives, remet-il en cause les notions d'auteur, de narrateur et de personnage dans trois de ses œuvres intitulées respectivement *Démolir Nisard*, *Dino Egger* et *L'Auteur et moi* ?

Dans un premier temps, la question du système narratif sera abordée. Il s'agit de montrer les croisements qui s'effectuent entre le narrateur et le personnage. Les différents niveaux narratifs seront étudiés, notamment les passages racontés à la première personne et ceux relatés à la troisième, dans une même œuvre. Ce brouillage narratif indique une absence de choix clair entre les deux types de narration de la part d'Éric Chevillard. De plus, le narrateur entretient des points communs avec les différents personnages, provoquant une confusion entre les différentes instances. Cette confusion s'étend à la notion d'auteur qui est assimilée tantôt au narrateur et personnage représentés par Albert Moindre, tantôt aux personnages de Désiré Nisard ou de Dino Egger. Ces croisements entre le narrateur, les personnages et la figure de créateur entraînent une mise en abyme du procédé de l'écriture et de la représentation de l'écrivain. Cette dernière permet d'approfondir une réflexion littéraire sur l'essence de la notion d'auteur, en particulier par l'évocation du dédoublement de l'écrivain, écartelé entre deux identités ou postures parfois contradictoires. Les différents personnages, dont

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Albert Moindre, incarnent ces réflexions sur des notions abstraites. Mais, au-delà du brouillage énonciatif et de la mise en abyme de l'écriture et du créateur, l'ironie, fort présente dans ces trois romans, permet à l'auteur réel d'exprimer son point de vue sur la littérature et ceux qui la commentent. Le lecteur doit alors déceler son discours derrière la tonalité humoristique qui englobe ces confusions multiples. Il peut ainsi percevoir les préoccupations sérieuses de l'auteur et son avis personnel sur la littérature, qui est celui de s'élever contre toutes les normes et autres formes de figement en littérature.

Chapitre I

LE SYSTÈME NARRATIF : auteur, narrateur et personnage, trois instances distinctes ?

I). La narration : narrateur et personnage

Dans la narratologie, Gérard Genette¹ distingue trois éléments qui composent le système narratif : le récit, qui correspond au temps consacré à la lecture du livre et qui se compte en nombre de pages et de chapitres, l'histoire, qui constitue la fable, le temps fictif des personnages, qui peut parfois s'écouler sur plusieurs années, et la narration prise en charge par l'instance qui raconte l'histoire et qui le fera soit à la première personne, en s'intégrant à son récit, soit à la troisième, en cherchant à s'en extraire un maximum, jusqu'à en devenir, parfois, le plus absent possible. Dans cette troisième rubrique, la narration, Genette établit une différence entre le narrateur intradiégétique qui existe en tant que personnage dans la fable racontée et le narrateur extradiégétique qui, à l'inverse, se situe en-dehors de l'intrigue et constitue une instance externe à l'histoire. Dans ces trois romans d'Éric Chevillard, *Démolir Nisard*, *Dino Egger* et *L'Auteur et moi*, l'écrivain joue avec ces spécificités littéraires propres au récit romanesque. Dans le cadre de cette étude, *Démolir Nisard* et *Dino Egger* seront séparés de son dernier livre publié en 2012, *L'Auteur et moi*, qui relève d'un fonctionnement plus complexe en matière de narration et de différenciation entre narrateur et

¹ GENETTE Gérard, *Figures III*, édition Seuil, Paris (1972).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

personnage, puisqu'il intègre dans sa fable l'instance de la figure d'auteur, absente des deux autres romans.

A). *Démolir Nisard et Dino Egger*

Dans *Dino Egger*, le récit s'étend sur environ cent cinquante pages. Albert Moindre, figure centrale du roman, essaye d'inventer un héros qui n'a jamais existé et qu'il appelle Dino Egger. De la même manière, dans *Démolir Nisard*, le récit occupe environ cent soixante-dix pages et l'histoire est celle du même personnage, Albert Moindre, qui voudrait faire disparaître le peu de traces qu'a laissées le critique Désiré Nisard dans notre littérature. Ces deux œuvres relèvent d'un fonctionnement similaire puisque, tant au niveau du récit que de l'histoire, l'auteur semble utiliser le même schéma : une fable réduite à son minimum mais qui est racontée sur plus d'une centaine de pages. Du point de vue de la narration, les deux romans obéissent également au même système : ils sont racontés tous deux à la première personne, par le personnage principal qu'est Albert Moindre. Dans *Dino Egger*, il se définit comme un biographe tandis que dans *Démolir Nisard*, il n'est pas nommé, mais le lecteur peut aisément supposer qu'il s'agit bien du même héros qui nous conte ses aventures. Son éloquence est similaire à celle d'Albert Moindre et il sera appelé ainsi par la figure de l'auteur dans l'« *Avertissement* » de *L'Auteur et moi*, lorsque ce dernier évoquera son roman *Démolir Nisard*. Le narrateur de ces deux livres, *Dino Egger* et *Démolir Nisard*, est donc le personnage d'Albert Moindre. Deux autres personnages s'intègrent à l'histoire. Dans *Dino Egger*, c'est le héros éponyme qui est décrit comme une figure de créateur, à la fois peintre, écrivain et inventeur. Dans *Démolir Nisard*, il s'agit du personnage historique Désiré Nisard. Cet homme est un critique littéraire anti-romantique du XIX^e siècle. Il pose le classicisme comme modèle à suivre par ses contemporains et est hostile à toute débauche imaginative. Il est en faveur de l'ordre et de la mesure et prône une littérature

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

morale. Cette description contraste avec celle de la personnalité d'Albert Moindre qui opte pour un style emphatique, procède par amplifications successives et produit du farfêlu, selon la terminologie d'André Malraux, à partir de presque rien¹. Ce héros a un comportement qui surprend par son côté inattendu, fantaisiste et saugrenu. Cette conduite lui est dictée par un goût pour la bizarrerie et l'irrationnel. Le narrateur qui s'exprime à la première personne, Albert Moindre, et les deux personnages que sont respectivement Dino Egger et Désiré Nisard semblent clairement distincts. Le premier se révèle être une sorte de double de Moindre par son ambition totalisatrice qui rappelle le style emphatique du narrateur et le second serait son exact opposé puisqu'il cherche à imposer l'ordre, la mesure et la modération, trois qualités contraires à l'écriture du narrateur. Cette délimitation, en apparence très nette, se retrouve également dans une partie de la narration, où certains récits sont définis par des frontières qui apparaissent clairement aux yeux du lecteur. Ainsi, la scène de l'ophtalmologue dans *Démolir Nisard* est encadrée par un titre en gras « **Dans le cabinet du docteur Nisard** »² et par une clôture annoncée entre parenthèses « (*fin de la consultation*) ».³

Cependant, des confusions apparaissent dans les différentes situations d'énonciation de ces deux œuvres. Dans *Dino Egger*, le narrateur s'exprime à la première personne dans une grande majorité du texte. Or, un type d'énoncé particulier qui revient régulièrement dans la narration de Moindre pose problème. Il s'agit de petits paragraphes détachés typographiquement du reste du roman, présentés en italique et

¹ Propos recueillis lors du cours de **POIRIER Jacques**, professeur à l'Université de Bourgogne, lors du premier semestre de l'année 2012-2013, de septembre à décembre ; cours intitulé *Littérature française du XXI^e siècle, partie II "L'Écriture de l'excès"*, séance "*Chevillard et l'héroï-comique*".

² **CHEVILLARD Éric**, *Démolir Nisard*, Éditions de Minuit (2006), p. 50 : désormais en abrégé DN suivi du numéro de page.

³ DN 52.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

entre parenthèses. Le lecteur peut lire, à l'intérieur de ces derniers, un récit raconté à la troisième personne du singulier, dont voici un exemple :

(Et par exemple, c'est à lui que nous devrions, que nous serions redevables de... Albert Moindre se mordille la lèvre inférieure. Il se gratte la tempe. Au bout d'un moment, les idées lui viennent. Vite, il les note.)¹

Dans la première moitié du paragraphe, le narrateur utilise la première personne du pluriel qui semble renvoyer au narrateur principal, Albert Moindre. Mais, après les points de suspension, le récit est raconté à la troisième personne du singulier et cite Albert Moindre comme un personnage. Une question se pose alors : qui parle dans cet énoncé ? S'agit-il toujours du narrateur principal, Albert Moindre, ou est-ce la voix d'un narrateur extradiégétique qui fait des apparitions mesurées tout au long du roman ?

Dans *Démolir Nisard*, le narrateur cite des passages du dictionnaire de Pierre Larousse², qui constituent des éléments appartenant à la réalité. Les informations recueillies dans le roman sont véridiques, notamment en ce qui concerne le lieu de naissance de Nisard, à Châtillon-sur-Seine, en Côte d'Or, le métier qu'il exerce, journaliste, et le ton satirique employé par Larousse envers ce critique littéraire. L'auteur de ce dictionnaire dénonce ce qu'il considère comme des défauts de Désiré Nisard, comme son « *style emphatique et vide* ». ³ Mais des confusions se créent lorsqu'Albert Moindre mélange différentes définitions. Il utilise par exemple celle du crapaud pour l'attribuer au critique⁴. De plus, le narrateur mêle des définitions empruntées à la réalité du lecteur, celles du dictionnaire

¹ DE 12.

² **LAROUSSE Pierre**, *Le Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome 16, Paris (1866-1876).

³ DN 74.

⁴ DN 29.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

de Pierre Larousse, à des faits divers inventés de toutes pièces. Ainsi décrit-il un match de tennis qu'auraient joué Rafael Nadal et Désiré Nisard, créant un flou temporel entre ce joueur contemporain du XXI^e siècle et le critique appartenant au XIX^e siècle

ALICANTE (AP) – Le miracle n'a pas eu lieu et la France a été éliminée par l'Espagne en demi-finale de la coupe Davis après la défaite expéditive de Désiré Nisard face à Rafael Nadal 6-4, 6-1, 6-2, dimanche sur la terre battue des arènes d'Alicante.¹

Les deux personnages ne peuvent jouer en présence l'un de l'autre puisqu'ils appartiennent à des époques distantes de deux siècles. Moindre mélange ici le passé et le présent dans des témoignages qu'il veut présenter comme étant dignes de foi, notamment par l'usage des italiques qu'il utilisait déjà pour les définitions de Pierre Larousse, réelles quant-à-elles. Non seulement les italiques permettent de rapprocher ces deux types de définition, l'une renvoyant à la réalité et l'autre à la fiction, mais elles créent également un brouillage énonciatif entre les deux univers. Pour le lecteur, elles ne sont plus un gage de véridicité. Des éléments réels côtoient des éléments fictifs sur un même plan typographique et énonciatif et rien ne permet au lecteur de discerner le vrai du faux dans ce discours d'Albert Moindre. Il peine alors à découvrir qui parle dans ces différents énoncés qui composent les deux romans.

B). *L'Auteur et moi*

La confusion qui s'opère dans ce roman d'Éric Chevillard est d'autant plus importante qu'elle ajoute aux deux précédentes instances, narrateur et personnage, celle de la figure d'auteur dans l'« *Avertissement* » initial et dans les notes de bas de page qui apparaissent tout au long du récit. Le lecteur observe d'emblée une disjonction entre cette figure d'auteur et le personnage par le biais du titre, *L'Auteur et moi*, où la

¹ DN 47.

conjonction de coordination « *et* » marque cette délimitation entre les deux instances. Cependant, rien ne permet d'identifier celui ou celle qui se cache derrière ce « *moi* » : s'agit-il d'Albert Moindre, le narrateur-personnage des trois romans ? Le lecteur reste dans le flou concernant son identité.

Moindre, une fois encore, prend la figure d'un narrateur intradiégétique qui s'exprime à la première personne du singulier dans ce livre, en ce qui concerne l'intrigue principale qui sera appelée, pour plus de clarté dans ce mémoire, le récit premier. La figure d'auteur, quant-à-elle, est celle d'un narrateur extradiégétique qui s'exprime à la troisième personne du singulier pour parler d'elle dans son « *Avertissement* » en début de roman et dans les notes de bas de page. Cependant, comme dans *Dino Egger*, des paragraphes détachés typographiquement, mis en italiques et entre parenthèses, font leur apparition tout au long du récit. A l'intérieur de ces derniers, un narrateur s'exprime à la troisième personne du singulier et utilise le temps de l'imparfait de l'indicatif. La figure d'auteur précise que ces énoncés sont des descriptions selon la perception qu'a le personnage d'Albert Moindre du monde qui l'entoure, malgré l'usage du pronom « *on* » indéfini :

On entendait les bruits de la circulation. Les soupirs des bus à soufflet évoquaient l'ambiance de la plaine, aux âges préhistoriques, quand les derniers dinosaures expulsaient l'air de leurs poumons avant de tomber tout d'une pièce [...].¹

La figure d'auteur exprime donc sa volonté de se détacher de ces perceptions. Or, plusieurs problèmes instaurent le doute dans l'esprit du lecteur. En premier lieu, l'usage de l'imparfait de l'indicatif qui crée un flou temporel. A la fin du roman, un meurtre ponctuel est raconté, dans l'un de ces paragraphes, au temps de l'imparfait de l'indicatif. S'agit-il d'un imparfait itératif qui exprime une habitude comme le lecteur pouvait le penser tout au long du récit ? Le fait qu'il soit ici question d'un meurtre empêche d'y répondre clairement : il est difficile d'imaginer le personnage prendre l'habitude de tuer

¹ AM 23.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

une femme en terrasse, surtout lorsqu'il s'agit, comme précisé à la fin du livre, de son épouse. En second lieu, les observations que la figure d'auteur attribuée à Albert Moindre font écho au journal de celle-ci, comme il l'explique dans ses notes de bas de page :

20. Cette observation, attribuée au personnage – ou à ses nerfs, captant en marge de son monologue obsessionnel la rumeur urbaine, son train-train – se retrouve textuellement dans le journal de l'auteur à la date du 17 décembre 2010.¹

Enfin, le lecteur peut observer une redondance des deux discours, celui de Moindre en tant que narrateur qui dit « *je* » et celui des paragraphes détachés :

(Une dame revenait du marché ; une botte de poireaux dépassait de son panier).

Une botte de poireaux dépassait de son panier

Les pensées du personnage sont-elles ici doublées par ses paroles ou s'agit-il plutôt de la voix d'un narrateur extradiégétique, qui ne serait ni le personnage, ni la figure d'auteur, à laquelle fait écho celle d'Albert Moindre ?

Moindre parle de lui à la première personne du singulier. Cependant, certains passages créent un brouillage énonciatif, notamment lorsqu'il opère un glissement de la troisième personne du singulier à la première personne du singulier pour parler de lui :

J'ai par exemple secouru **un malheureux** que molestaient trois jeunes abrutis. Ils s'étaient emparés de **sa** casquette et se la lançaient par-dessus **sa** tête, riant de **ses** protestations. Puis l'un d'eux **le** précipita au sol d'une claque dans le dos. **L'homme** tomba face contre terre. **Son** nez éclata et se mit à pisser le sang. Les trois crétins riant de plus belle **le** rouaient de coups de pied.

¹ AM 90

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Finally, **je** trouvais la force de me relever et d'intervenir, repoussant **mes** agresseurs avec une rage et une violence que **je ne me** connaissais pas.²

Comme dans *Dino Egger* et ses petits paragraphes détachés, Albert Moindre semble parler de lui à la troisième personne du singulier.

Dans cette même idée d'une confusion entre les différentes instances narratives, les différents récits enchâssés posent problème dans ce roman. L'un d'eux, le principal, s'étend sur plus d'une centaine de pages et intervient dans les notes de bas de page, là où s'exprime la figure d'auteur. Ce roman en miniature est intitulé *Ma Fourmi* par cette dernière, mais divers éléments empêchent le lecteur de le définir et de le délimiter clairement. D'une part, cette histoire ne semble pas se clôturer nettement. Seul le motif de l'oreille permet au lecteur de comprendre où se situe le début de ce récit enchâssé et où il se termine :

En somme, pas de meilleure façon pour l'auteur d'assurer sa prise et de contredire son personnage que de l'extraire par une oreille de son soliloque pour le précipiter sans préavis dans une autre fiction [...] »²

« Et je veux croire que Blaise m'aura entendu lui témoigner notre reconnaissance tandis que je mangeais son oreille ».³

Mais la voix narrative change : au début de la fable, c'est celle de la figure d'auteur qui intervient, tandis qu'à la fin du récit imbriqué, c'est la fourmi, symbole de la figure d'auteur selon les dires de cette dernière, qui s'exprime. L'énonciation change donc entre

² AM 67. Je souligne.

² AM 115.

³ AM 221.

le début et la fin de l'histoire enchâssée. D'autre part, le lecteur peut essayer d'établir des liens entre ce roman miniature et le récit premier puisqu'il est question du même personnage, Albert Moindre. S'agit-il de son passé ? Cette hypothèse semble peu probable dans la mesure où il termine dévoré par des fourmis et ne peut donc y survivre. Cependant, des relations intertextuelles se tissent entre ce récit et le roman *Dino Egger*. Le suicide de Moindre, qui était exprimé de manière implicite par le fait que le personnage jette ses vêtements dans l'eau est ici affirmé comme un meurtre : celui d'Albert Moindre par le narrateur de la fable racontée dans *Ma Fourmi*. Ce meurtre fait également écho à celui qui sera provoqué par un personnage mystérieux à la fin de ce roman, tuant son épouse à la terrasse d'un café. Ces intertextes créent un brouillage temporel où se mélangent passé, présent et futur du personnage d'Albert Moindre. De plus, un mélange dans l'énonciation provoque trois niveaux de récit dans ce roman miniature constitué par *Ma Fourmi*. En effet, dans le passage ci-dessous, le personnage s'exprime en utilisant des phrases semblables à celles du récit premier, au tout début du roman, créant de ce fait une sorte de spirale énonciative :

C'est un monde qui s'écroule avec ça. Tout ce à quoi l'on avait cru, les rêves que l'on avait formés, les quelques principes auxquels on tenait, tout se dégrade, se défait, tout s'effondre. A quoi bon les fleurs encore, les papillons ; qu'est-ce que cela, le soleil ?¹

C'est un monde qui s'écroule avec ça. Tout ce à quoi l'on avait cru, les rêves que l'on avait formés, les quelques principes auxquels on tenait, tout se dégrade, se lézarde, se défait, tout s'effondre. A quoi bon les fleurs encore, les papillons ; qu'est-ce que cela, le soleil ?²

¹ AM 164.

² AM 22.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Le brouillage énonciatif dans *L'Auteur et moi* pousse le lecteur à se demander si les notes de bas de page n'entretiennent pas de multiples liens avec le roman principal. La séparation entre les deux n'est pas étanche, comme le montre notamment la typographie utilisée. Les notes sont écrites avec la même taille et la même police de caractères que celles utilisées dans le récit premier.

Différentes énonciations semblent se dessiner dans ce roman, entre celle de la figure d'auteur, celle d'Albert Moindre qui dit « *je* » et celle des paragraphes détachés mis en italiques et entre parenthèses, mais elles communiquent entre elles. Cet effacement des frontières crée une profusion de voix narratives qui semblent se rejoindre en une seule instance : Albert Moindre. Ce brouillage énonciatif est une volonté délibérée de l'auteur qui l'exprime dans l'un de ses entretiens lorsqu'il est interrogé à propos de sa conception de la littérature :

La littérature est revêche, importune, outrecuidante. Ce ne sont pas des qualités bien reluisantes mais ce sont les siennes. Il faut accepter en tout cas cet abord difficile, débrouiller en soi le fil de l'illisibilité parfois, et alors s'ouvre un monde de délices...'

Dans cette citation, Éric Chevillard déclare explicitement que la littérature se joue sans cesse des carcans dans lesquels la critique littéraire cherche à l'enfermer, comme peuvent l'être les règles de la narration du roman. De ce fait, il provoque volontairement un brouillage énonciatif entre les différentes instances du narrateur, de l'auteur et du personnage.

« *Débrouiller en soi le fil de l'illisibilité* », c'est bien ce qu'il s'agit de faire ici pour le lecteur, même si la tâche demandée semble plus ardue qu'on ne pourrait le penser. Ces trois instances ne sont pas distinctes les unes des autres, ce qui provoque une confusion des différentes voix narratives.

¹ Entretien d'Éric CHEVILLARD dans le magazine *RAGEMAG*, publié le 03 février 2013 par GIROUX Matthieu : <http://ragemag.fr/entretien-avec-eric-chevillard/> .

II). Le brouillage énonciatif : profusion de voix narratives ou dédoublement du narrateur ?

Moindre s'exprime généralement à la première personne du singulier, dans ces trois romans d'Éric Chevillard, mais il peut également utiliser la troisième personne du singulier, notamment dans les petits paragraphes détachés pour les livres *Dino Egger* et *L'Auteur et moi*. Or, ces énoncés peuvent être aussi le lieu d'expression d'une voix appartenant à un narrateur extradiégétique, ce qui provoque une confusion des discours narratifs. De plus, certains cas délicats se retrouvent dans ces trois œuvres et poussent le lecteur à douter de l'énonciateur désigné comme responsable des propos rapportés. Le critique littéraire Wayne Booth est à l'origine de la notion du narrateur *unreliable*¹. Il s'agit d'un type particulier de narrateur dont le discours pousse le lecteur à douter de la véracité des propos rapportés. Dans le cas de ces trois romans, Albert Moindre fait croire que certains énoncés sont le fruit d'un autre énonciateur alors qu'il en est en réalité à l'origine. De nombreux indices font douter le lecteur sur la foi qu'il doit accorder aux paroles du narrateur Albert Moindre concernant ces énoncés.

Pour plus de clarté, *Dino Egger* et *Démolir Nisard* seront séparés de *L'Auteur et moi*, pour la même raison que dans la partie précédente : ce dernier ajoute une confusion supplémentaire dans les voix narratives par l'instance de la figure d'auteur, qui constitue un autre narrateur *unreliable*.

¹ Le narrateur *unreliable*, de Wayne Booth : narrateur "*incertain*" ou "*indigne de confiance*" dans la traduction française. **BOOTH Wayne**, *The Rhetoric of Fiction* (= "*La Rhétorique de la fiction*"), p. 158-159.

A). Démolir Nisard et Dino Egger

Tout d'abord, le cas délicat du journal anonyme dans *Dino Egger*, qui s'étend sur une vingtaine de pages,¹ constitue un premier mensonge du narrateur « *indigne de confiance* ». Albert Moindre insère dans son discours un journal anonyme qu'il dit avoir trouvé sous la forme d'un carnet à spirales. Ce journal prend la forme d'un énoncé présenté en italique avec la mention des dates et où un narrateur s'exprime à la première personne du singulier. La question, tant pour le lecteur que pour le personnage, est de découvrir l'identité de son scripteur. Plusieurs hypothèses se dessinent alors. La première est celle d'Albert Moindre lui-même. Selon lui, Dino Egger est à l'origine de ce carnet, mais il va se rétracter après la lecture intégrale de ce document. La deuxième est celle de certains lecteurs qui peuvent penser à un pensionnaire d'un établissement psychiatrique. En effet, cet énoncé mentionne des femmes qui cessent de s'alimenter et des personnages qui deviennent maniaques du ménage dans un établissement qui paraît intégralement fermé. La troisième, hypothèse la plus probante, est celle qui consiste à voir derrière ce journal Albert Moindre lui-même. Le narrateur serait donc en train de nous mentir, selon la théorie du narrateur *unreliable* de Wayne Booth. Le personnage prétend avoir trouvé ce document alors qu'il en serait lui-même l'auteur. Plusieurs indices permettent d'étayer cette hypothèse. En premier lieu, la phrase initiale du journal qui commence par : « *L'idée vient de moi* ». ² Le lecteur peut interpréter ici la phrase dans son sens propre : l'idée d'écrire ce journal vient de "moi", Albert Moindre. En second lieu, le narrateur de cet énoncé parle de sa passion pour les insectes en précisant qu'il observait les fourmis dans son enfance³. Or, Albert Moindre est lui aussi un grand

¹ DE 65 à 87.

² DE 65.

adepte de ces petites bêtes puisqu'il nous parle, un peu plus loin dans son propre discours assumé comme tel, de sa « *passion des insectes* ».¹

Par ailleurs, cette passion des insectes se retrouve à chaque fois chez le personnage d'Albert Moindre, dans *L'Auteur et moi* et *Démolir Nisard*. Dans le premier, il va se mettre à suivre une fourmi avec insistance dans le récit enchâssé des notes de bas de page et, dans le second, Moindre hait Nisard. Or, le critique est désigné comme un être qui écrase les insectes.

Enfin, le document recueilli par le narrateur comporte des renvois à Moindre comme scripteur par l'appel à la tâche d'un biographe : « *Un tel document sera précieux sans doute lorsque l'on écrira l'histoire de notre aventure* »² qui rappelle la mission que s'est donnée le héros, à savoir chercher à écrire la vie et les aventures de Dino Egger.

De la même manière, le cas problématique du discours d'Albert Moindre dans *Démolir Nisard* soulève quelques questions. Est-ce un monologue intérieur du narrateur ou un dialogue avec le personnage de Métilde ? A première vue, le lecteur pourrait penser qu'il s'agit d'un monologue intérieur d'Albert Moindre puisque son style mime le flux ininterrompu de la pensée par l'accumulation d'ajouts et d'associations d'idées :

³ DE 71.

¹ DE 92.

² DE 68.

Certains, le chien qu'ils promènent en laisse participe incontestablement de leur être, valeur ajoutée en quelque sorte, on ne peut les considérer – quand ils s'assoient à une terrasse de café et le chien de même sur son train arrière à côté d'eux – en excluant le chien du champ qu'ils occupent, en les coupant de ce chien qui, plus qu'un accessoire, un postiche de poils frisés ou une prothèse quadrupède, modifie leur personne au point que celle-ci demeurera telle désormais, même en l'absence du chien, définitivement modifiée par le chien, inimaginable sans le chien, chien qui n'est pas tant un prolongement de leur personne qu'un composant agissant à la manière d'un agent chimique et transformant ni plus ni moins sa structure moléculaire [...].¹

Cependant, son discours peut s'apparenter à un dialogue car le personnage de Métilde semble l'entendre parler lorsqu'elle intervient directement dans la narration de Moindre :

Pour l'heure, mes recherches n'ont pas abouti et je n'ai en ma possession aucun indice nouveau. J'envoie à tout hasard des courriers aux bibliothèques, dans l'espoir d'un miracle. Tu parles d'un miracle ! s'insurge Métilde qui a pris fait et cause pour mon combat et se montre souvent plus agressive encore que moi à l'égard de Nisard [...].²

Ces interruptions de Métilde ne sont pas insérées de manière traditionnelle dans le récit de Moindre puisqu'elles n'obéissent pas aux règles typographiques de l'insertion de dialogue que constituent les guillemets et les tirets pour indiquer une prise de parole d'un des personnages. Le discours de Métilde semble s'apparenter ici au discours immédiat³, selon la théorie de Genette. Les voix du narrateur et de Métilde s'entrecroisent pour créer un brouillage énonciatif qui perturbe le lecteur. La seule marque visible d'un changement d'énonciation est l'incise "*s'insurge Métilde*". Mais qui est l'énonciateur de cette incise ? Ce ne peut être Moindre s'adressant à Métilde, comme

¹ DN 35.

² DN 104.

³ GENETTE Gérard, *Figures III*, édition Seuil, Paris (1972).

dans son discours précédent. Ici, il s'agit plutôt du narrateur qui s'adresse au lecteur. Albert Moindre est alors dédoublé : d'une part, il est le personnage qui s'adresse à Métilde et, de l'autre, il est le narrateur qui parle à son lecteur. Selon la théorie de Philippe Lejeune¹, Moindre est à la fois narré, personnage de son propre récit, et narrant, narrateur du roman. Cette confusion s'accroît lors du passage de la première personne du singulier, désignant le personnage, à la première personne du pluriel, qui instaure un flou sur l'identité du narrateur :

Il **me** faut ce livre, vous comprenez bien qu'il **nous** faut ce livre.²

Plus **nous** progressons dans la connaissance de Nisard et plus croît **notre** répulsion.³

Cet usage du pronom de rang quatre appuie l'hypothèse selon laquelle le narrateur se dédouble dans ce roman : devenant deux personnes à la fois, l'usage du pronom « *nous* » paraît le plus adéquat.

Un autre cas délicat dans ce livre concerne les personnages autres que Moindre. Dans un premier temps, le personnage de Métilde pose problème. Est-elle réellement présente dans l'histoire ou n'est-ce qu'une instance fantasmée par le narrateur Albert Moindre ? Des indices semblent étayer la seconde hypothèse. Tout d'abord, Métilde intervient dans ce qui ressemble au monologue intérieur du personnage principal. Ensuite, le lecteur peut observer une contamination du discours du héros sur celui de Métilde :

¹ "narrant" et "narré", notions établies par **LEJEUNE Philippe**, dans *Le Pacte autobiographique*, édition Seuil, Paris (1975).

² DN 143. Je souligne.

³ DN 157. Je souligne.

Le Nisard que nous connaissons, dit-elle enfin, est un personnage détestable, le bec de l'oie ne cancanne pas mieux que le cul pincé, son mufle appelle le poing comme la vulve odorante de mamzelle la jument le membre formidable de l'étalon, son jugement est infailliblement aussi mal avisé qu'un rire de condoléances. Ce crétin n'a cessé de démontrer qu'il était incapable d'apprécier un livre à sa juste valeur, voilà ce qui m'inquiète, s'il a estimé que le sien méritait d'être détruit, peut-être était-il fort bon, au contraire, émanation fulgurante d'un Nisard pur encore, embrasement magnifique d'un esprit supérieur se consumant, un Nisard sans lendemain donc, frère de Rimbaud ou de Ducasse, génie tôt disparu lui aussi, belle âme flamme et aile dont ne demeura après combustion que le spectre gris et rancunier.¹

Métilde procède elle aussi par associations d'idées et s'exprime dans un style emphatique, comme le monologue d'Albert Moindre. Elle semble être alors une sorte de double fantasmé du narrateur plus qu'un personnage qui évoluerait dans l'histoire au même titre qu'Albert Moindre. Dans un second temps, c'est le personnage de la bibliothécaire, M^{me} Bordage, qui pose problème. Le narrateur prétend recevoir une lettre d'elle, qu'il retranscrit dans ce roman, et la rencontrer. Or, lorsqu'il décrit ce personnage, le lecteur s'aperçoit qu'il est composite, tout et son contraire à la fois : « *Madame Bordage, la bibliothécaire - jeune vieille blonde brune grosse maigre affable et revêche, toutes mentions inutiles - [...] la douce et sèche madame Bordage* ». ²Il est impossible pour Albert Moindre de la décrire clairement et précisément, ce qui invite le lecteur à penser, là encore, à un personnage imaginé de toutes pièces par le narrateur.

Moindre, en tant que narrateur *unreliable*, ment à son lecteur en falsifiant des documents et en inventant des personnages dans son récit pour donner foi à ses propos. Mais des indices permettent au lecteur de déceler les failles de son argumentation. Ce narrateur se dédouble dans ses personnages fantasmés.

¹ DN 104-105.

² DN 133-134.

B). *L'Auteur et moi*

Dans ce dernier roman, la confusion est encore plus grande que dans les deux précédents livres car la narration intègre la figure d'auteur qui s'apparente lui aussi à un narrateur *unreliable*. Avec Albert Moindre, ils jouent sur les maximes conversationnelles de Grice¹, en particulier celle de véridicité ou de qualité, celle de pertinence et celle de quantité. La maxime de véridicité, qui consiste à ne dire que ce qu'on considère comme vrai, est transgressée, puisque Albert Moindre prétend qu'il « *réprouve tout comportement excessif* »² alors qu'il ne cesse de tenir un discours empli d'exagération tout au long du roman. Celle de pertinence, qui oblige à être cohérent tout au long de son discours, est bafouée, car les deux narrateurs procèdent par associations d'idées, ce qui les éloigne généralement de leur sujet initial. La figure d'auteur, dans l'une de ses notes de bas de page, insère tout un récit enchâssé, celle sur le personnage d'Oreille rouge, qui n'entretient absolument aucun lien avec le récit premier d'Albert Moindre. Quant à ce dernier, il expose sa haine du chou-fleur à une jeune demoiselle assise en terrasse d'un café mais va jusqu'à raconter son enfance où il a visiblement subi un traumatisme lié au port des mêmes vêtements et prénoms que ses frères, ce qui n'a strictement plus aucun rapport avec son dégoût pour le gratin de chou-fleur. Enfin, la règle de quantité, le fait, pour un locuteur, de ne donner que les informations attendues par son destinataire, ni plus, ni moins, n'est suivie ni par Moindre, ni par la figure d'auteur, dans la mesure où tous deux font preuve d'un certain flux verbal constitué de longues phrases ininterrompues. Dès le début du discours de Moindre, celui-ci ne s'exprime que par le biais d'une seule phrase qui s'étend de la page dix-sept à la page

¹ *Les maximes conversationnelles*, introduites par GRICE en linguistique pragmatique.

² AM 19.

dix-neuf. De la même manière, la figure d'auteur, dans son « *Avertissement* »¹ introduit la lettre de l'universitaire à l'aide d'une seule phrase qui occupe toute la page.

Deux cas délicats apparaissent dans ce roman. Le premier est celui de l'« *Avertissement* » présenté en début de roman et qui s'étend sur une dizaine de pages environ². Cet avertissement est qualifié d'« *avant-propos* »³ par la figure d'auteur. Il est une sorte de préface où l'auteur s'adresse à ses lecteurs pour définir le pacte de lecture qui va s'engager tout au long du roman. Traditionnellement, la préface est rédigée à la première personne du singulier, sauf dans certains cas particuliers comme dans *Les Liaisons dangereuses*, de Laclos, où la préface de l'éditeur est rédigée à la première personne du pluriel, mais c'est pour mieux établir un jeu ironique qui contredit celle du rédacteur. Dans *L'Auteur et moi*, de Chevillard, l'« *Avertissement* » est rédigé à la troisième personne du singulier et le narrateur se présente comme « *l'auteur* » de ce livre. Le pacte de lecture relève-t-il ici d'une ironie sous-jacente comme chez Laclos ou s'agit-il plutôt d'une fausse préface inventée par Moindre ? Comme dans les deux précédents romans de Chevillard, de nombreux indices instaurent le doute dans l'esprit du lecteur. En effet, de nombreux traits de la personnalité du narrateur Albert Moindre se retrouvent dans cette figure d'auteur. Tout d'abord, tous deux ont un goût affirmé pour le discours logique endiablé et pour un style fait de phrases longues et ininterrompues :

¹ AM 12.

² AM 7 à 16.

³ AM 19.

Dans ce cimetière fut inhumé en 1951 le maréchal Pétain dont la sépulture est aujourd'hui encore régulièrement fleurie par l'Église intégriste et de vieux corbeaux nostalgiques dont la nuée se clairsème toutefois et qui manquent désormais de vigueur pour desceller la pierre, exhumer le cercueil, puis dissimuler celui-ci dans la soute d'un bateau avec l'intention d'enterrer à Verdun la carcasse cendreuse et les métacarpes honnis de Montoire, comme ils s'y essayèrent sans succès en 1973.¹

Ensuite, la figure d'auteur se nomme à la personne de rang trois, comme le faisait Albert Moindre à certains moments de sa narration ou dans les paragraphes détachés dans *Dino Egger*. De plus, de même que le lecteur peut retrouver certains traits du style de Moindre chez la figure d'auteur, on peut également trouver des traits du style de la figure d'auteur chez Moindre. Dans son « *Avertissement* », la figure d'auteur écrit : « *deux de ses lectrices - notons que cela en fait déjà trois pour l'auteur qui a mauvaise grâce de se plaindre [...]* »² et dans sa narration, Albert Moindre dit : « *J'avais encore appris une chose - ce qui donc en fit deux avec la révélation que je viens de mentionner [...]* ».³ Enfin, tous deux se disent contre toute forme d'excès⁴. La figure d'auteur paraît être un personnage supplémentaire fantasmé par Albert Moindre et matérialise son dédoublement par rapport aux deux précédents romans.

Le deuxième cas problématique est celui des personnages fantasmés et des notes de bas de page. Parmi les personnages fantasmés, le lecteur retrouve une figure féminine qui, au même titre que la bibliothécaire M^{me} Bordage dans *Démolir Nisard*, est difficile à cerner. Elle semble vivre avec le narrateur mais, par le jeu des pronoms, ce

¹ AM 8.

² AM 10.

³ AM 98.

⁴ AM 19 et 20.

dernier la désigne successivement comme une femme puis comme une figure masculine : « *Je ne quittai plus ma maison, espaçant même les contacts et les regards avec celle qui y vivait aussi. [...] Je le perdais des yeux une seconde : il s'activait en cuisine !* »¹ Cette figure féminine n'ayant pas un sexe clairement identifié, le lecteur finit par douter de son existence. En ce qui concerne les notes de bas de page, elles entretiennent la confusion au niveau énonciatif. Leurs frontières avec le discours et récit premier de Moindre sont floues puisqu'elles sont sur le même plan typographique que ce dernier. De plus, Moindre va s'exprimer dans ces notes lors de l'insertion d'un second niveau de récit, celui de *Ma Fourmi*, en parlant à la première personne du singulier, provoquant une fusion des voix. Il déborde alors sur l'espace auctorial².

La confusion atteint son comble lorsque dans l'un de ses récents entretiens, Éric Chevillard se définit comme l'auteur de ces notes : « *De ces trois auteurs que vous nommez, seul Houellebecq m'intéresse, mais exactement pour cette raison que j'exprime dans L'Auteur et moi (pardon de me citer) [...]* ».³ L'écrivain joue avec cette confusion des voix narratives jusque dans la réalité, en-dehors de son roman, ce qui a pour effet d'accentuer ce trouble chez ses lecteurs. Mais, comme il le fait dire au feu dans son blog *L'Autofictif* : « *Si vous voulez me connaître, ne vous arrêtez pas au premier degré, dit aussi le feu* ».⁴ Il ne faut pas prendre son écriture au pied de la lettre et chercher, au

¹ AM 290. Je souligne.

² AM 116.

³ Entretien d'Éric CHEVILLARD dans le magazine *RAGEMAG*, publiée le 03 février 2013 par GIROUX Matthieu : <http://ragemag.fr/entretien-avec-eric-chevillard/>.

⁴ CHEVILLARD Éric, blog *L'Autofictif*, billet n°1749 du 26 nov. 2012.

contraire, ce qui se cache derrière cette figure d'auteur qui prétend être ce qu'elle n'est pas.

Ces trois romans jouent avec les conventions narratives et le mélange des voix. Moindre s'apparente à un personnage de théâtre dans la mesure où le lecteur ne connaît sa psyché que si le personnage la verbalise, par le biais de ses monologues. La présence d'un narrateur extradiégétique ne semble pas se confirmer, ce qui ne permet pas au lecteur d'accéder à un point de vue globalisant sur le personnage d'Albert Moindre et sur son histoire.

Est-il possible de dire qu'il n'y a qu'un seul personnage, au final, dans ces trois romans, et qui serait Albert Moindre ? Le narrateur semble en effet se dédoubler, tant dans les différents personnages fantasmés par lui que dans la figure d'auteur qui apparaît plus concrètement sous les yeux du lecteur. Ce système narratif s'achemine alors vers une centralisation de toutes les instances, auteur, narrateur et personnage, dans la figure d'Albert Moindre.

III). Dédoublement du narrateur ou centralisation de toutes les instances en Albert Moindre ?

Les voix narratives semblent multiples dans ces trois œuvres. Le lecteur peine à découvrir s'il s'agit de celle d'Albert Moindre ou de celle d'un narrateur extradiégétique qui s'exprime derrière chaque énoncé. De plus, le narrateur n'est pas fiable : *unreliable*, selon la théorie de Wayne Booth, il ment au lecteur et est indigne de sa confiance. Or, dans *Dino Egger*, par exemple, s'il a écrit lui-même ce journal qu'il présente comme venant peut-être de Dino, c'est qu'il cherche implicitement à s'assimiler à ce dernier. Deux questions se posent alors : le narrateur est-il aussi l'équivalent du personnage et peut-il être considéré comme un double de la figure d'auteur ?

Étant donné que cette figure d'auteur apparaît concrètement dans *L'Auteur et moi*, ce dernier sera séparé de *Dino Egger* et de *Démolir Nisard*.

A). *Démolir Nisard et Dino Egger*

Le narrateur est-il assimilable à son personnage ?

Dans *Dino Egger*, Moindre est défini comme un « *personnage falot* ». De plus, il a écrit un roman sur un pou et une puce :

[...]et fort tenté de laisser en plan mes recherches, de les interrompre là, sur-le-champ, de m'en retourner à mes fictions naïves, un petit roman que j'ai abandonné pour m'engager dans cette quête désespérante, l'histoire d'un pou et d'une puce sur un tabouret [...]²

mais il semble le confondre avec les œuvres qu'il attribue à Dino Egger, car il écrit, en parlant de son héros : « *il ne polluera pas l'eau des fleuves et des torrents, il laissera debout les plus belles réalisations des hommes. Mais il sera impitoyable envers le pou et la...* ». ³ Cette confusion assimile le narrateur à son personnage.

Dans *Démolir Nisard*, Moindre va se fondre peu à peu dans le personnage historique de Nisard. En expliquant que seul Nisard lui-même est le mieux à même de se démolir, il commence à se confondre implicitement avec ce personnage. ⁴ Il utilise également l'image de l'élastique pour montrer son appartenance au critique : « *Puis il me*

¹ DE 130.

² DE 92.

³ DE 94.

⁴ DN 21.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

*retombe dessus. C'est comme si nous étions reliés par un élastique. Plus je le repousse, plus il revient sur moi ».*¹ Puis le narrateur exprime sa volonté de remplacer Désiré Nisard dans ce livre. Un autre titre de l'œuvre est envisagé par Albert Moindre :

Ôte-toi de là que je m'y mette, tel pourrait être le titre de ce livre envisagé comme une méthode d'élimination de Désiré Nisard.²

Moindre insiste sur le fait qu'il veuille occuper tout l'espace de ce livre : « *Dans ce livre sans Nisard, tout l'espace sera pour moi* ». ³ Il aimerait prendre littéralement la place de son personnage. Cette confusion atteint son comble lorsque Métilde lui dit qu'à force de se « *frotter à lui* », il commence « *à lui ressembler* »⁴. Le héros s'exclame alors : « *Devenir Nisard ! [...] Est-ce une métamorphose inéluctable ?* »⁵ en s'emparant de cette idée selon laquelle il pourrait prendre la place de Nisard jusqu'à devenir ce personnage. Chevillard réécrit ici le thème de la métamorphose en le transposant au domaine spécifiquement littéraire qu'est le système narratif : à la fin de l'œuvre, le narrateur se métamorphose en personnage, précisément celui dont il parlait dans son récit. Dans ces deux romans, Moindre cherche à s'assimiler progressivement au personnage de Dino Egger et à celui de Désiré Nisard.

¹ DN 34.

² DN 72.

³ DN 149.

⁴ DN 170.

⁵ DN 170.

Le narrateur est-il un double de la figure d'auteur ? Certes, Albert Moindre n'est pas Éric Chevillard, ne serait-ce que par leur différence de noms et le fait que le premier soit un personnage inventé par le second. Cependant, dans *Dino Egger*, Moindre apparaît comme une figure d'auteur. Il écrit ses idées dans un carnet et ce dernier est précisément une part du livre que le lecteur tient entre ses mains. Il doit également être l'auteur lui-même des inventions de son personnage puisque celui-ci est fictif. Le narrateur atteint ici le comble de la fiction et note ces inventions dans ce même carnet. Par exemple, lorsqu'il explique la découverte n°5 de Dino Egger, l'élucidation de l'énigme de la poule et de l'œuf, pour savoir enfin lequel d'entre les deux est venu en premier, il doit non seulement imaginer le numéro de l'invention, son sujet mais également la réponse à cette question.¹ Dans *Démolir Nisard*, Moindre semble également se confondre avec la figure d'auteur. Il se présente d'emblée comme « l'auteur de ces pages »², dans ce roman, en dévoilant son intention qui est celle de « démolir Désiré Nisard »³. Il qualifie également son discours comme étant « ce livre »⁴.

Cette confusion entre les trois instances, auteur, narrateur et personnage, est également entretenue par la symbolique du vêtement. Le vêtement est en effet un signe d'appartenance et d'identité dans la culture biblique. Déchirer ses vêtements montre qu'on se sent atteint dans son être le plus intime et est souvent signe de deuil. À propos du livre *Démolir Nisard* et du comportement d'Albert Moindre envers ses vêtements, Jacques Poirier parle d'un rite sacrificiel. Le héros du roman revêt les habits du

¹ DE 13.

² DN 7-8.

³ DN 8.

⁴ DN 60.

personnage pour aller ensuite se noyer et symboliser ainsi la mort de Désiré Nisard.¹ Cette théorie du « rite sacrificiel » se fonde sur les travaux de René Girard². Selon lui, ce qui menace le plus les sociétés actuelles est la violence réciproque. Les vengeances entraînent d'autres vengeances. Dans le rite sacrificiel, la violence de tous contre tous se résout dans la violence de tous contre un. La fonction du rite sacrificiel, apparaissant comme une violence ponctuelle et légale, est d'opérer une catharsis des pulsions agressives sur une victime marginale et désignée comme étant le bouc-émissaire. Cette traditions de la victime sacrifiée existait déjà en Grèce antique, à Athènes, sous le nom de la pratique du « *Pharmakos* », à la fois poison et remède. La ville entretenait ces boucs-émissaires afin de les sacrifier lorsque les tensions sociales renaissaient, comme lors d'une épidémie, par exemple. Dans cette logique, le rite sacrificiel permet d'expulser le mal hors de la communauté. Mais dans la pensée de René Girard, cette tradition du sacrifice rituel est en réalité destinée à apaiser les pulsions agressives des hommes.

Dans *Dino Egger*, Moindre jette ses propres vêtements dans l'eau pour faire croire à son suicide. Dans *Démolir Nisard*, il se pare des habits de son personnage. Changer de vêtement est ici synonyme d'un changement d'identité pour le narrateur. Il montre, par ce geste, sa filiation avec ce dernier. Il se jette ensuite dans les « *eaux vertes* »³ sous le nom de Nisard. Le vêtement est ici le signe de la métamorphose d'Albert Moindre, narrateur et personnage protéiforme. En effet, ce narrateur, dans *Démolir Nisard*, n'est pas nommé. Le lecteur peut supposer qu'il s'agisse de Moindre. Or, cette absence de nom lui permet justement de se prêter à toutes les identités

¹ Propos recueillis au cours de **POIRIER Jacques**, professeur à l'Université de Bourgogne, lors d'un séminaire dispensé en Master 2 (2012).

² **GIRARD, René**, *La Violence et le sacré*, éd. Hachette, 1972.

³ DN 173.

possibles, puisqu'il n'en a aucune. Ce héros est polymorphe et change constamment d'identité : « *J'en profite à chaque fois pour changer d'identité. Je suis l'araignée de cette toile immense. Tout ce qui est pris dedans m'appartient* ».¹ De la même manière, il se démultiplie jusqu'à s'animaliser :

Ainsi je me multiplie, je me lance en même temps sur toutes les pistes de Nisard. Il ne risque plus de m'échapper. Je vais le traquer, le cerner, l'acculer et je lâcherai mon cor pour laisser mon violon qui en rêve sonner la curée. Mon flair aussi est devenu plus sensible [...].²

Le narrateur comporte donc deux facettes : l'une, positive et créatrice, représentée par le personnage de Dino Egger et l'autre, négative et destructrice, symbolisée par celui de Désiré Nisard. En effet, le premier de ces deux héros est la figure d'un créateur protéiforme : à la fois artiste et scientifique, il est représenté comme un personnage qui ne cesse de créer et d'inventer de nouveaux concepts, d'écrire de nouveaux livres, de développer de nouvelles théories philosophiques. A l'inverse, le second apparaît comme un être chétif, sans envergure, qui détruit tout acte de création par une vision de la littérature enfermée dans des carcans moraux et qui récuse toute forme d'excès ou de fantaisie. Ce dédoublement du narrateur se retrouve dans *L'Auteur et moi* de manière plus allégorique, par la haine qu'il a envers le chou-fleur et son amour inconditionnel pour la truite aux amandes³. Le narrateur devient un véritable personnage du roman, dédoublé dans les différentes instances fantasmées que sont Dino Egger et Désiré Nisard. Mais ce narrateur est également assimilable à une figure d'auteur. Le fait qu'il change de vêtements dans les deux œuvres symbolise sa perte d'identité. N'en ayant

¹ DN 99.

² DN 127-128.

³ AM 68.

plus aucune, il peut alors toutes les revêtir : le narrateur devient à la fois personnage et figure d'auteur et de créateur.

B). L'Auteur et moi

Cette œuvre de Chevillard ajoute une instance supplémentaire qu'est la figure d'auteur. La confusion s'accroît par le fait que ces deux instances, figure d'auteur et narrateur, vont s'entrecroiser. Dans le cas d'Albert Moindre, le narrateur peut-il être considéré également comme un personnage ? Il est défini comme un « *personnage* »¹ et, plus encore, comme un « *personnage fictif* »², sorte de redondance littéraire puisqu'un personnage est, par définition, le fruit d'une fiction. Mais il est appelé « *narrateur* »³ dans l'« *Avertissement* » du roman. Quant à la figure d'auteur, peut-elle être vue elle aussi comme un personnage ? Lors de son récit sur le service militaire de l'auteur, cette instance devient progressivement un personnage par le biais de différentes dénominations. Nommée tout d'abord « *vaillant soldat* »⁴ puis « *héros* »⁵, elle finit par devenir « *un personnage qui tient la route* ».⁶ De plus, celle-ci dit explicitement se faire

¹ AM 23 et 234.

² AM 23.

³ AM 12.

⁴ AM 275.

⁵ AM 276.

⁶ AM 276.

dépouiller par son personnage, Albert Moindre : « *C'est ici le personnage qui rejoint l'auteur et non l'inverse, le personnage qui prétend se lester de vérité, de vécu, pour accéder à l'être. Il dépouille l'auteur, il lui fait les poches et la peau* ». ¹ La figure d'auteur est donc dépossédée d'elle-même par son propre personnage, les deux instances s'entrecroisant pour n'en former plus qu'une. Dans cette même idée, cette figure d'auteur se transforme en personnage, celui de la fourmi, dans le récit enchâssé des notes de bas de page intitulé *Ma Fourmi* : « *Il estime judicieux de se miniaturiser pour donner la réplique à son personnage envahissant, lui faire la leçon, lui apprendre la vie et le mener où bon lui semblera* ». ² La figure d'auteur devient un véritable personnage du roman tout comme Moindre, personnage, va devenir une figure d'auteur.

Le narrateur est-il une autre figure d'auteur ? Albert Moindre intervient à plusieurs reprises dans son discours pour émettre des réflexions métadiscursives comme celles sur son propre style d'écriture. Le narrateur s'extasie sur les phrases qu'il juge particulièrement bien employées : « *D'un bond, je fus sur mes jambes - une telle phrase venant de moi !* » ³ et rédige tout un paragraphe à propos de son style littéraire :

¹ AM 93.

² AM 115.

³ AM 135.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

[...] elle s'était bel et bien volatilisée – troisième phrase en si peu de lignes que je n'aurais jamais cru pouvoir écrire un jour si naturellement et comme allant de soi dans le courant de cette prose sans fin qui redouble mes journées – elle s'était vo-la-ti-li-sée ! - on me pardonnera de jouir ainsi, en me répétant effrontément, de cette foulée nouvelle de mon poignet dans le sillage de la fourmi et des perspectives qui semblaient s'ouvrir devant moi : est-ce que je ne voyais pas déjà poindre le jour où je pourrais écrire en toute décontraction : elle me tendit ses lèvres frémissantes [...] j'admets que ces exemples trahissent l'effort et l'artifice, je n'étais pas prêt encore à formuler de telles phrases, l'aventure de mon émancipation ne faisait encore que commencer [...].¹

Avec cette expression, « *l'aventure de mon émancipation* », le personnage évoque l'acquisition d'une liberté en devenant auteur.

Albert Moindre est donc à la fois narrateur, personnage et figure d'auteur, tout comme la figure d'auteur se considère parfois comme un personnage du roman. Ces deux instances sont polymorphes : elles se prêtent à toutes les identités, à tour de rôle, à la fois par la symbolique du vêtement mais également par les noms multiples attribués à Albert Moindre et par leur métamorphose.

Le symbole du vêtement se retrouve dans certains détails de cette œuvre : le lecteur comprend que le problème d'identité de Moindre est lié au port de ses habits étant petit. Ses parents donnaient les mêmes vêtements à toute la fratrie, sans distinction de taille, ce qui provoquait des soucis d'ajustement :

Je me retrouvais vêtu certains matins du pantalon et du blouson qu'un de mes frères portait la veille. [...] Nous répondions tous au nom d'Albert et Albert était tantôt accoutré de vêtements trop étroits, tantôt de vêtements trop amples.²

¹ AM 136.

² AM 76.

Le propre père de Moindre est identifiable grâce à son blouson. Le narrateur assimile l'un à l'autre dès le début de son récit : « [...] mon père s'identifiait absolument avec son blouson ».¹ Cette identification par le vêtement porté se transmet donc de père en fils. Tout comme chez Moindre, les vêtements ont une forte valeur signifiante pour la figure d'auteur. A l'armée, lorsqu'elle doit porter des vêtements qui lui sont prêtés, elle en parle comme d'un « déguisement »². Dans les spectacles, les costumes sont effectivement un moyen, pour les comédiens, de changer d'identité et de pouvoir endosser différents rôles reconnaissables aux vêtements qu'ils portent, plus particulièrement dans le théâtre italien de la *Commedia dell'arte*. Dans son blog *L'Autofictif*, Chevillard assimile le monde à un vaste jeu de rôles, chaque acteur se reconnaissant par des signes distinctifs comme peuvent l'être les vêtements pour Albert Moindre et la figure d'auteur de *L'Auteur et moi* :

A vélo, à cheval, ou une guitare entre les mains, abusés par la posture, nous avons tôt fait de nous y croire, champion cycliste, cow-boy ou musicien, même si l'illusion ne vaut que pour nous et que le spectateur ricane. Il existe de même des écrivains et des amants qui ne sauront jamais à quel point ils sont lamentables en dépit de leur bonne connaissance du rôle.³

Les vêtements des deux personnages ne leur assurent donc plus aucune identité stable puisque l'un des deux portait les vêtements de ses frères et l'autre considère les habits de militaire comme un déguisement. En tant qu'instance protéiforme, Moindre se révèle avoir de multiples noms dans ce roman. La figure d'auteur le nomme « *Albert* » dans l'« *Avertissement* », lorsqu'il parle du narrateur et personnage de ses deux précédentes

¹ AM 53.

² AM 276.

³ CHEVILLARD Éric, blog *L'Autofictif*, billet n°1362 du 3 oct. 2011.

œuvres, ainsi que de celui de ce dernier livre, mais il l'appelle « *Blaise* » dans les notes de bas de page, provoquant une confusion entre les deux identités du héros. Quand il évoque son enfance, le narrateur explique l'origine de cette confusion entre ses différents prénoms :

Je suis le deuxième Blaise. Il y eut aussi deux Jeanne et, si ma mémoire ne me trompe, trois Albert.¹

Blaise serait ce jour-là appelé Albert et nous avons pris l'habitude d'accourir tous dès que ma mère hurlait n'importe lequel des prénoms de la fratrie, y compris, pour ma part, quand il s'agissait de l'une ou de l'autre Jeanne ou d'Émilie. Par réflexe, nous sursautions à l'appel de tous ces noms familiers et ma mère considéra bientôt que ce principe ne présentait en effet que des avantages et n'appela plus qu'Albert, même quand le troisième Albert eut été à son tour mortellement fauché par une R18, sinon par la grippe espagnole. Nous répondions tous au nom d'Albert [...]²

Appelé initialement Blaise à la naissance, le narrateur finit par porter le nom d'Albert Moindre, par confusion des prénoms dans la fratrie. Ce même personnage précise qu'il répond également aux noms de ses sœurs, provoquant un mélange des genres et détruisant, de ce fait, une part de son identité sexuelle. Ce brouillage identificatoire du héros de *L'Auteur et moi* atteint son comble dans le récit enchâssé intitulé *Ma Fourmi*. Celui-ci prétend avoir tué délibérément Albert Moindre alors que ce nom est déjà celui du narrateur du récit premier. Il explique comment il a poussé son compagnon, qui souhaitait devenir éclusier comme son père Paul Moindre, dans l'eau, pour lui voler sa place. Puis il fait preuve de mauvaise foi lorsqu'il se rend compte que les parents de son ami, Paul et Marthe Moindre, le prennent pour leur fils disparu :

¹ AM 75.

² AM 76.

Il est vrai qu'elle faisait preuve parfois d'une désolante confusion mentale : incapable de se rappeler mon prénom, elle persistait à me donner celui de son fils Albert dont j'avais cru comprendre qu'il était parti un jour en claquant la porte pour ne plus reparaître, puis qu'il était mort dans des conditions mal élucidées [...].¹

Le narrateur de ce récit enchâssé reste cependant le même que celui du récit premier, comme l'a souligné la figure d'auteur avant de projeter son personnage dans ce second niveau de récit. Est-il réellement celui qu'il prétend être ? Il expose ici une autre version de son histoire : un être sans identité fixe qui aurait volé celle d'un autre. Mais ne s'agit-il pas plutôt d'un dédoublement du narrateur ? Moindre s'appelle à la fois Blaise et Albert et, à cause de ce traumatisme lié à son enfance, il garderait une sorte de schizophrénie ancrée en lui qui le ferait inventer toutes ces histoires de meurtre où il ne tue jamais personne en réalité, hormis une part de lui-même : Moindre pour laisser place à Dino Egger, Désiré Nisard en se jetant à l'eau avec ses vêtements et, dans *L'Auteur et moi*, ce double de lui-même, fils de Paul et Marthe Moindre, promis initialement à un avenir d'éclusier comme son père. Ce dédoublement de la personnalité provoque, chez Albert Moindre, la volonté d'effacer une part de lui-même. Cette part, représentée tantôt par le critique sans envergure Désiré Nisard dans *Démolir Nisard*, tantôt par Albert Moindre, défini comme une figure médiocre dans *Dino Egger*, semble être la face négative du héros, ce qu'il aime le moins en lui et qu'il cherche à éliminer par le biais de ces meurtres symboliques et imaginaires.

Albert Moindre, ne parvenant pas à stabiliser son identité, va alors toutes les revêtir : personnage polymorphe, comme dans *Dino Egger* et *Démolir Nisard*, il va se métamorphoser constamment. Le choix du nom de Paul pour désigner le père de son personnage n'est sans doute pas innocent. Saint Paul, dans la culture biblique, est le symbole même du changement d'identité. Appelé initialement Saul et traquant les chrétiens, il va se convertir sur le chemin de Damas en entendant la voix du Christ lui

¹ AM 167.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

demander pourquoi il le renie¹. Dans ce livre, Albert Moindre exprime les deux faces contraires qui cohabitent en lui : « *Or ce n'est pas moi qui suis assis là devant vous. Je suis un tout autre homme au vrai, l'ami cordial et chaleureux des êtres de mon espèce [...]* »² et qui peuvent être symbolisées par le personnage de Dino Egger et celui de Désiré Nisard. La figure d'auteur, dans les notes de bas de page, évoque cette même dualité en elle :

L'auteur connaît l'amertume et le dépit. Contrairement à son personnage, cependant, il connaît aussi la satisfaction et le contentement de soi. Il peine d'ailleurs un peu à faire tenir ensemble dans son âme lézardée ces deux sentiments mesquins [...]³.

Elle décrit cette opposition comme une différence entre son corps et son esprit : il définit le premier comme « *un très antipathique électeur de droite* »⁴, à l'esprit obtus, et le second comme empreint de sensibilité et ouvert à la littérature. Albert Moindre se métamorphose jusqu'à se désincarner complètement. Ne devenant plus rien, il peut alors être tout à la fois : « *Je me désincarnais pourtant dans le silence et la distance* »⁵. Sa désincarnation va jusqu'à le faire devenir le fantôme de lui-même, lorsqu'il prétend ne pas être le fils de Paul et Marthe Moindre : « *J'étais apparu à ces parents éplorés comme*

¹ **FOUILLOUX, LANGLOIS, LE MOIGNÉ, SPIESS, THIBAUT et TRÉBUCHON**, *Le Dictionnaire culturel de la Bible*, édition Nathan, Cerf (1990).

² AM 38

³ AM 52.

⁴ AM 60.

⁵ AM 226.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

un fantôme, un revenant ». ¹ Le personnage finit par se confondre avec tout ce qui l'entoure, notamment avec le plat de gratin de chou-fleur qu'il exècre tant et dont il dresse un portrait négatif tout au long de ce roman :

Saupoudra encore un mélange de chapelure et de parmesan
sur toute la surface.

Puis elle m'enfourna et me laissa vingt minutes dans ce four
brûlant où se desséchèrent mes dernières illusions. ²

De la même manière, la figure d'auteur émet un avis sur la notion d'individu. Pour elle, il obéit à un « *code impersonnel* » et « *devient n'importe qui* ». ³ Ce vide identitaire est exprimé par Éric Chevillard dans l'un de ses entretiens, lorsqu'il parle de l'écrivain qui doit se dépouiller de ses rôles : « *L'écrivain est sans rôle, il est justement celui qui se dépouille autant qu'il le peut des rôles du répertoire que nous endossons tour à tour dans la société comme dans notre propre existence* » ⁴. Moindre et la figure d'auteur de *L'Auteur et moi* sont assimilables à l'écrivain, tel que le définit Chevillard : sans identité, ils sont justement ceux qui se dépouillent autant qu'ils le peuvent des rôles qu'endossent les personnages dans la littérature traditionnelle. Le brouillage des informations qui permettraient de les identifier clairement rend impossible toute possibilité d'identification entre le lecteur et ces héros. Ils ne sont plus que des entités de

¹ AM 170.

² AM 74.

³ AM 58.

⁴ Entretien d'Éric CHEVILLARD dans le magazine *RAGEMAG*, publiée le 03 février 2013 par GIROUX Matthieu : <http://ragemag.fr/entretien-avec-eric-chevillard/> .

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

papier, sans lien avec le réel. Dépouillés de leurs rôles respectifs de narrateur et d'auteur, ils peuvent devenir toutes les instances à tour de rôle.

Dans ces trois romans d'Éric Chevillard que sont *Démolir Nisard*, *Dino Egger* et *L'Auteur et moi*, les trois instances, auteur, narrateur et personnage, semblent interchangeables. Albert Moindre est certes le narrateur de chacune des fables de ces trois œuvres, mais il en est également l'un des personnages, voire le personnage unique, et une possible figure d'auteur. Dans *Démolir Nisard* et *Dino Egger*, il est polymorphe et se confond avec les personnages respectifs de Nisard et de Dino. Dans *L'Auteur et moi*, des croisements s'opèrent entre Moindre et la figure d'auteur qui s'exprime dans les notes de bas de page et dans l'« *Avertissement* » initial du livre. Ce brouillage énonciatif crée alors plusieurs niveaux de lecture. A ce sujet, Chevillard explique à ses lecteurs qu'il n'a ni maître ni école littéraire auxquels il se rattache mais que l'un de ses auteurs préférés est Denis Diderot¹. Or, le lecteur sait à quel point cet écrivain du XVIII^e siècle aimait se jouer des traditions romanesques pour mieux révéler les artifices littéraires et nous faire réfléchir sur l'écriture. Cette mise en abyme de l'écriture se retrouve dans les trois œuvres d'Éric Chevillard. Le personnage polymorphe d'Albert Moindre revêt la figure d'auteur et assume ses fonctions au sein même de chaque roman. Cet effet, qui pourrait être qualifié de « *poupées russes* », s'étend de l'auteur aux personnages, en passant par l'instance de Moindre.

¹ Entretien d'Éric CHEVILLARD dans le magazine *RAGEMAG*, publiée le 03 février 2013 par GIROUX Matthieu, lien internet : <http://ragemag.fr/entretien-avec-eric-chevillard/> .

Chapitre II

LA MISE EN ABYME DE L'ÉCRITURE : le créateur et sa créature, l'effet « poupées russes »

Comment chaque roman du corpus proposé interroge-t-il le rapport entre le personnage, l'auteur et le lecteur, par le biais d'une figure créatrice dédoublée et de l'inscription de celle du lecteur dans le texte ? Cette interrogation permet à Chevillard de continuer à déstabiliser les instances d'auteur et de personnage, en intégrant celle du lecteur, pour parvenir à la remise en cause de la littérature elle-même.

I). Albert Moindre : personnage comme figure de l'écrivain

Certes, Moindre a conscience de son rôle de personnage. Dans *Démolir Nisard*, en s'adressant à Métilde, Albert Moindre lui demande : «*Tu ne t'ennuies pas un peu dans le rôle de modératrice, Métilde ?* »¹ De la même manière, dans *L'Auteur et moi*, le personnage joue sur le double-sens du mot « *rôle* » : «*Je jouais si mal mon rôle que l'on me prenait pour un traître ou un surnois.* »² Chaque personnage accomplit une fonction dans le récit. Il peut être héros, adversaire, adjuvant du personnage principal ou son opposant. Dans *Démolir Nisard*, Métilde a le rôle de la « *modératrice* », qualifiée ainsi

¹ DN 78.

² AM 195.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

par Albert Moindre. Elle n'a pas sa propre personnalité mais est réduite à sa fonction, en tant qu'actant du récit, comme le souligne ici son partenaire. Dans *L'Auteur et moi*, Moindre parle de son « rôle », celui d'être le héros de sa propre histoire, qu'il accomplit fort mal, selon lui.

Mais, au-delà de sa conscience de personnage, Moindre apparaît comme une figure de créateur, plus particulièrement celle de l'écrivain qui réfléchit sur son propre style. Le personnage sort de son cadre strict pour empiéter sur l'instance de l'auteur. Ce dernier est alors représenté par son personnage, ce qui provoque une mise en abyme de l'écriture. Dans l'introduction au colloque international *Éric Chevillard*, Olivier Bessard-Banquy explique que l'auteur se met en scène dans les romans de *Dino Egger* et de *L'Auteur et moi*.¹ De plus, Chevillard pense que « *l'auteur est toujours le personnage principal de son livre* ». Cette affirmation est le fruit d'une réflexion autour de son roman *Le Vaillant Petit Tailleur*, où le personnage fait figure d'auteur. Selon Chevillard, l'écrivain est lui aussi un petit héros prétentieux qui refuse de se plier à l'ordre établi et qui lutte contre des géants. Dans la structure narrative de ce roman, le narrateur, qui s'exprime à la première personne du singulier, ambitionne de devenir l'auteur du livre en question. Ce type de construction permet à Chevillard de laisser entendre que « *l'auteur est toujours le personnage principal de son livre* »². L'auteur revendique ici une implication simultanée des instances du personnage et de l'auteur pour créer un jeu de miroir et des niveaux de lecture qui rendent « *l'aventure plus excitante que la sieste digestive habituellement consacrée à ces activités* »³, selon ses propres termes.

¹ Propos tenus par **BESSARD-BANQUY Olivier** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² Entretien du 22 septembre 2006 par **GIRARD Aline, RUIZ Luc** et **SCHAFFNER Alain**, Centre d'Étude du Roman et du Romanesque (Université Jules Verne de Picardie).

³ Entretien du 22 septembre 2006 par **GIRARD Aline, RUIZ Luc** et **SCHAFFNER Alain**, Centre d'Étude du Roman et du Romanesque (Université Jules Verne de Picardie).

A). L'écriture décryptée

Claude Coste, lors du colloque international *Éric Chevillard*, qualifiait la production romanesque de l'auteur comme « *une œuvre qui met en scène le fait d'écrire* »¹. En effet, Éric Chevillard, par le biais du personnage d'Albert Moindre et de celui de la figure d'auteur, exhibe le processus de la création romanesque. Dans *Dino Egger*, l'isotopie de la création romanesque se retrouve dans le discours d'Albert Moindre, lorsqu'il explique sa mission :

Son œuvre ou son invention – il va s'agir pour moi évidemment d'en **préciser la nature**, d'en **imaginer la forme**, d'en **façonner** surtout une **réplique vraisemblable** qui en sera aussi paradoxalement mais par force le prototype, afin de suppléer avec mes faibles moyens à son absence.²

Le narrateur nous représente ici la théorie de ce processus d'écriture utilisé par les romanciers. De la même manière, dans *L'Auteur et moi*, Moindre développe une théorie sur l'art de la narration :

Puis j'interrompis à nouveau mon récit, attestant d'un art consommé de la narration dont je ne me savais pas doué [...], ménageant ainsi des digressions, des stratégies dilatoires, des effets d'attente qui avaient pour unique ambition de suspendre Pimoe à mes paroles, de l'attacher à mes pas, c'est-à-dire aussi bien à ceux de notre fourmi qui, elle, ne se laissait pas distraire par le conte morose de ma vie.³

¹ Propos tenus par **COSTE Claude** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² DE 17. Je souligne.

³ AM 170.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Dans les pages suivantes, le personnage s'exprime de nouveau sur ce processus créatif en insistant sur les artifices romanesques :

Pendant cet aparté, il n'avait cessé d'avancer vers nous, mais sans se rapprocher pour autant – prodige favorisé par un astucieux montage dramatique, qu'il me soit permis de souligner. C'est l'un des principes de la narration bien comprise sans lequel l'action se précipiterait catastrophiquement ; tout récit deviendrait impossible et le monde paraîtrait dans les romans ce qu'il est en réalité, un théâtre en feu, une indescriptible mêlée.¹

Puis cette théorie va être mise en pratique dans *Dino Egger*. Moindre invente la mère de son personnage et imagine la conception de ce dernier. A partir d'un détail issu de cette invention, une chute de cheval par la mère de Dino qui aurait provoqué une fausse couche, le narrateur donne naissance à tout un récit lié à la possible infidélité de cette femme envers son mari, où il ira jusqu'à faire parler son personnage, Dino Egger :

Mais non ! On saute des barrière, on franchit des ruisseaux – la croupe de la jument luit comme un astre, dévoilée par votre jupon -, on pousse le galop sur les chemins rocailleux, on s'échevèle dans la course avec quelque fringant cavalier de rencontre, et allez savoir ce qui se passe ensuite, dans le dos de Ralph ou de Charles (oh ! la candeur de ces deux-là !). Comme on s'adosse au tronc d'un chêne, peut-être, ou d'un châtaigner, pour se livrer au cavaleur ! Cette conduite dissolue, madame, fait naître un doute légitime quant à la paternité de Ralph ou de Charles.²

Tu n'es pas mon père ! Se serait écrié Dino, un beau jour et contre toute apparence de vérité, révolté par la médiocrité bonhomme de ce bourgeois enrichi dans le commerce des grains.³

¹ AM 181.

² DE 22.

³ DE 24.

Cet enchaînement de causes et d'effets est à l'origine du processus de création romanesque dans la tradition littéraire. C'est ainsi, notamment, que Gustave Flaubert a écrit *Madame Bovary*. Un fait divers, celui du suicide de M^{me} Delamare, femme d'un officier de santé et ancien élève du père de Flaubert, réputée pour ses infidélités et la gestion désordonnée de son ménage ayant conduit à la ruine de la famille, fut repris, à l'époque, par l'auteur de *Madame Bovary*, pour en faire un roman. Lors de l'*incipit* de *L'Auteur et moi*, Albert Moindre exhibe les artifices romanesques de la mise en place d'une situation d'énonciation. Il s'adresse à son interlocutrice, jeune femme assise à la terrasse d'un café, en commençant par lui dire qu'elle est une femme et qu'elle est assise à la terrasse d'un café, ce que son interlocutrice sait déjà. Le discours de Moindre devient alors totalement inutile pendant ces premières pages et ne sert ici qu'à exhiber un artifice littéraire. Tout comme Albert Moindre, la figure d'auteur expose le processus de création romanesque dans *L'Auteur et moi*. Dans son « *Avertissement* » elle explique la genèse de toute œuvre : il faut trouver un prétexte à l'écriture, puis nommer ses personnages. Albert Moindre est donc une figure créatrice, tout comme la figure d'auteur dans *L'Auteur et moi*. Ils évoquent la théorie de la création puis la mettent en pratique. De plus, ils exposent celle de la narration et exhibent les procédés de conception du roman traditionnel. En réfléchissant sur l'écriture et ses artifices, ils apparaissent tous deux comme des doubles de l'écrivain, mis en abyme dans ses œuvres.

Chevillard exhibe également le procédé de la réécriture. Dans *Démolir Nisard*, Moindre réécrit la nouvelle perdue du *Convoi de la laitière* qui, selon ses dires et celle du dictionnaire de Larousse du XIX^e siècle¹, aurait été écrite par Désiré Nisard. Moindre imagine l'histoire de ce récit érotique et la résume en la fondant sur un traumatisme que le critique aurait vécu dans son enfance :

¹ LAROUSSE Pierre, *Le Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, tome 16, Paris (1866-1876).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Sa laitière aux épaules laiteuses, aux seins lactescents, aux cuisses douces comme de la crème, aux fesses de beurre, est inexorablement ce fromage blanc qui ressuscite la nourrice tant aimée de Nisard, brave femme dont l'hypertrophie mammaire remarquable mais légèrement handicapante pour toutes les activités ne requérant par la participation au premier plan de cette gorge majestueuse occupa longtemps tout le champ de sa conscience puisque, à la représentation euphorisante de la tétée à venir, se substituèrent insensiblement dans les songeries du préadolescent inhibé des visions plus troubles, et sa sexualité resta marquée à jamais par cette confusion [...] voilà pour Le Convoi de la laitière.¹

De plus, Albert Moindre réitère souvent l'idée selon laquelle un autre titre aurait pu être utilisé par l'auteur pour le roman dans lequel il apparaît. C'est le cas notamment dans *Démolir Nisard* où trois titres sont successivement envisagés :

Désiré Nisard, ou la politique bien comprise est le titre que j'ai longtemps envisagé pour la présente hagiographie, puis j'ai préféré Démolir Nisard, qui sonne mieux,²

Ôte-toi de là que je m'y mette, tel pourrait être aussi le titre de ce livre envisagé comme une méthode d'élimination de Désiré Nisard,³

Relever Nodot, tel aurait pu être le titre de ce livre si je n'avais conçu un autre dessein qui me tient à cœur et supprime tous les autres.⁴

¹ DN 19 à 22.

² DN 57.

³ DN 72.

⁴ DN 114.

De la même manière, le récit enchâssé intitulé *Ma Fourmi*, dans *L'Auteur et moi*, est l'annonce d'un autre titre possible au roman dans lequel Albert Moindre apparaît. Ces différentes réécritures du titre sont une évocation de la multiplicité des possibilités parmi lesquels l'auteur a dû faire un choix. Cette exhibition de l'écriture, de la réécriture et de leurs artifices permet de mettre en abyme le travail de l'écrivain, ainsi que ses œuvres et sa figure. Ce processus peut être qualifié ici de « *poupées russes* » dans la mesure où les œuvres renvoient à d'autres œuvres, voire, pour certaines, à elles-mêmes, et où les personnages font écho à la figure de l'auteur.

B). L'effet « poupées russes »

L'expression de « *poupées russes* »¹ est prononcé dans *L'Auteur et moi*, à propos du chou-fleur. Les créations d'Albert Moindre renvoient à celles d'Éric Chevillard. Dans *Démolir Nisard*, Moindre décrit ce que serait, selon lui, un livre sans Nisard. Or, cette description semble s'opposer totalement aux romans traditionnels et se développer autour du vide :

nulle mécanique de causes et d'effets pour nous happer ni crémaillère sous nos semelles crantées, nul suspense pour nous intéresser fallacieusement à des énigmes vaines et si peu intéressantes en vérité que leur dénouement navre comme une duperie, une promesse non tenue, une femme de sable, ce serait un livre encore, bien sûr, mais où rien ne se produirait comme dans les autres livres, un livre sans Nisard, un livre écrit peut-être simplement pour occuper la place et défendre cet espace contre les autres livres qui auraient vite fait sans quoi de l'encombrer [...], un livre où l'indésirable Nisard manquerait d'air, où s'étiolerait avec lui les exemples du foyer domestique, de la religion, des lois de la patrie, où s'engloutiraient les choses innombrables, où tout disparaîtrait.²

¹ AM 89.

² DN 15-16.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Cet idéal flaubertien du « *livre sur rien* », ce livre qui ne tiendrait que par son style et qui ne reposerait que sur du vide, caractérise bel et bien la création chevillardienne. En effet, Pierre Jourde, critique et ami de l'auteur, écrit à propos du roman *Dino Egger* : « *Toute cette construction de mots parvient à nous dresser le portrait d'une absence : le voilà, dans son état pur, le livre sur rien rêvé par Flaubert.* »¹ De plus, au sujet de *Démolir Nisard*, Jacques Poirier explique que l'univers du héros est burlesque mais vide de sens². Éric Chevillard, par la médiation d'Albert Moindre, écrit avec le vide et contre le vide : tout prend une importance démesurée et drôle car chaque discours du personnage est réalisé à partir de rien. Cette description du livre sans Nisard effectuée par Albert Moindre serait donc l'écho des romans mêmes de Chevillard.

Par ailleurs, des liens intertextuels se tissent entre les œuvres du corpus présenté ici et les entretiens d'Éric Chevillard. Dans *Démolir Nisard*, Moindre se plaint que « *tous [ses] coups ne portent pas comme [il] le souhaiterai[t].* »³ Or, cette parole du personnage est une quasi citation du propre discours de l'auteur de ce roman, dans l'un de ses entretiens réalisés sur Internet : « *tout s'émousse aujourd'hui, les coups ne portent pas.* »⁴

Les œuvres se font également écho entre elles. Le lecteur peut ainsi constater que le contact avec des professeurs spécialistes du XIX^e siècle est présenté à l'état de recherche dans *Démolir Nisard*

¹ **JOURDE Pierre**, rubrique "*confitures de culture*" : <http://pierre-jourde.blogs.nouvelobs.com/eric-chevillard/>.

² Propos recueillis au cours de **POIRIER Jacques**, professeur à l'Université de Bourgogne, lors d'un séminaire dispensé en Master 2 (2012).

³ DN 138.

⁴ Entretien d'**Éric CHEVILLARD** du 27 septembre 2008, *Article 11* : <http://www.article11.info/?Eric-Chevillard-J-admire-l>.

Tous les moyens me sont bons pour entrer en relation avec les dix-neuviémistes. Je m'introduis dans les universités, je consulte les organigrammes, puis je guette à la sortie des amphithéâtres les professeurs spécialistes de cette époque en histoire ou en littérature.¹

et devient effectif dans *L'Auteur et moi*, lors de la réception de la lettre, par la figure d'auteur, du professeur d'université spécialiste de la littérature française du XIX^e siècle. La scène finale de *Démolir Nisard* et de *Dino Egger* se déroule, pour les deux romans, à l'aube, bien que l'un, Désiré Nisard, y disparaisse, et l'autre, Dino Egger, y naisse. Dans le premier récit, l'aube est « *radieuse* »². Dans le second, elle est le complément du nom « *splendeur* »³, ce qui rapproche les deux livres en créant un phénomène d'intertextualité par la similitude sémantique entre l'adjectif et le nom auquel l'aube se rattache lors de la scène finale des deux récits. Des allusions explicites à *Démolir Nisard* et à *Dino Egger* se retrouvent dans *L'Auteur et moi*. Dans son « *Avertissement* », la figure d'auteur cite clairement le premier des deux romans et évoque le second par une allusion au personnage de Dino Egger. De plus, Chevillard fait des allusions implicites à ces deux livres. *Dino Egger* est repris dans le récit enchâssé intitulé *Ma Fourmi*. Albert Moindre raconte la suite de ses propres aventures au moment où elles s'étaient arrêtées dans *Dino Egger*, lorsque le personnage de Dino avait pris la place de Moindre en lui volant son identité. Or, ce récit d'Albert Moindre, dans *L'Auteur et moi*, est bel et bien celui d'une usurpation d'identité, rappelant la confusion provoquée entre les différentes instances d'auteur, de narrateur et de personnage, où chacun semble prendre la place de l'autre. Le thème de l'aube est retranscrit dans cette portion du récit par le « *clair matin d'été* », ce

¹ DN 117.

² DN 173.

³ DE 154

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

qui permet d'appuyer la thèse selon laquelle cette narration de Moindre serait la suite de l'intrigue du roman *Dino Egger* :

Mon compagnon se pencha sur l'onde pour vérifier sa mise. Je n'eus vraiment qu'à le pousser à peine – une de ces bonnes claques dans le dos qui par ailleurs entretiennent l'amitié. Il m'éclaboussa un peu en tombant dans l'eau – car il y a une justice et ainsi tout de même il fut vengé. Puis il tomba comme une pierre. [...]

Je me cachai trois jours dans un saule puis me relevai, animé de forces nouvelles, pour parcourir les quelques mètres qui me séparaient du terme de mon voyage. Je fus accueilli comme un fils par Paul et Marthe Moindre. Ils ne me posèrent aucune question lorsque je me présentai chez eux, par un clair matin d'été.¹

D'autres échos interviennent entre Chevillard, Moindre et la figure d'auteur. Albert Moindre semble se parer de certains traits de l'auteur réel. En effet, dans *Démolir Nisard*, il ne choisit pas de haïr n'importe quel critique : Désiré Nisard est Bourguignon. Or, Éric Chevillard est un auteur de la région dijonnaise. Un effet de « *poupées russes* » se crée dans ce roman. Chevillard, romancier, écrit sur Albert Moindre. Celui-ci écrit sur le critique Désiré Nisard. Quant à ce dernier, il est également un écrivain, pendant ses loisirs, puisqu'il est spécifié, dans le récit, qu'il a écrit *Le Convoi de la laitière*, nouvelle érotique, au XIX^e siècle. Cette mise en abyme démultipliée par cet effet de « *poupées russes* » provoque une confusion chez le lecteur lorsque la narration précise : « *Ah, nom de Dieu ! il va écrire !* »² Qui va se mettre à écrire à cet instant de l'action romanesque ? Est-ce Nisard, le personnage d'Albert Moindre ou Éric Chevillard, auteur de *Démolir Nisard* ? Le lecteur ne peut trancher entre ces trois réponses possibles à cause de l'ambiguïté de cette phrase, conséquence des liens tissés entre Albert Moindre et la

¹ AM 158-159.

² DN 95.

figure d'auteur. Albert Moindre apparaît en effet comme une figure d'auteur. Il est qualifié implicitement comme l'auteur du roman *Démolir Nisard*. Effectivement, il demande à ses lecteurs d'envoyer des mines à l'éditeur, qui, à son tour, les transmettra à l'auteur, représenté ici par Albert Moindre :

(Il semblerait qu'auprès de certaines mafias écoulant les surplus de l'armée Rouge, il soit possible de se procurer des mines. Votre prix sera le mien. Écrire à l'éditeur, qui transmettra.)¹

L'éditeur sert généralement d'intermédiaire entre l'auteur et son public. Albert Moindre représente donc cette figure d'auteur du roman *Démolir Nisard*. Dans *L'Auteur et moi*, Moindre semble s'assimiler à la figure d'auteur représentée dans ce roman, celle qui s'exprime dans son « *Avertissement* » initial et dans les notes de bas de page, puisqu'il tient un discours similaire sur l'ironie. La figure d'auteur s'insurge contre le fait que ses textes soient catégorisés comme étant ironiques :

Il n'y a pas une once d'ironie dans mes livres. [...] Je hais l'allusion, l'ellipse, le sous-entendu, l'antiphrase, et même l'euphémisme ou la litote sont déjà pour moi de vicieuses autant que fastidieuses figures de la dissimulation. [...] Je veux que tout ce qui s'inscrit n'ait de signification que littérale, comme la définition de la chaise par Larousse, siège à dossier sans bras²

tout comme Albert Moindre refuse de placer son discours sous le sceau de l'ironie :

Je ne crois pas hélas que l'ironie soit constitutive de cette recette vulgaire, aussi peu ragoûtante qu'un gruau de sorcière : si vous y voyez de la malice, ce ne peut être qu'une limace coupée en trois. Pas de double sens sinon pour répéter d'une voix plus grave ce qui est littéralement dit.³

¹ DN 79.

² AM 242-243.

Enfin, Chevillard, ou la figure d'auteur qu'il se construit dans ses autres ouvrages, comme dans son blog *L'Autofictif*, semble s'assimiler à la figure d'auteur du roman *L'Auteur et moi*. Cette dernière emprunte des éléments au réel, notamment des extraits du blog *L'Autofictif*. Ce blog est cité de manière explicite dans le roman, à la page vingt-trois. De plus, le nom de Chevillard est inscrit dans le texte, mais sous la forme d'un nom commun et non d'un nom propre¹. La figure d'auteur expose également sa stratégie de dissimulation par rapport au monde extérieur : « *Il s'agit dans son cas d'une stratégie de dissimulation inspirée par l'espèce de phobie sociale qui complique depuis l'enfance ses relations avec autrui.* »² Or, cette stratégie est précisément celle employée par Chevillard puisque celui-ci est rarement présent sur les plateaux de télévision ou lors d'événements publics, comme le Salon du Livre, et il ne donne d'entretiens que par le biais d'Internet, interface d'un monde virtuel. Dans *L'Auteur et moi*, la lettre de l'universitaire a bel et bien été reçue par l'éditeur d'Éric Chevillard et les entretiens qui ont suivi avec l'arrière-arrière petit neveu de Désiré Nisard ont également été réalisés par l'auteur³. Cette figure d'auteur a donc un rapport avec l'auteur réel. Moindre semble s'assimiler à la figure d'auteur. Or, cette figure d'auteur entretient des liens avec Éric Chevillard. S'agirait-il ici d'un discours rhétorique où la conséquence serait une similitude entre Albert Moindre, la figure d'auteur et Éric Chevillard ? Il faudrait plutôt parler d'éléments qui composent la figure d'auteur construite par Chevillard, et non d'éléments qui définiraient Chevillard lui-même, puisqu'il s'ingénie à mélanger des faits réels,

³ AM 255.

¹ AM 296.

² AM 19.

³ Confirmation faite par **CHEVILLARD Éric** lors d'une discussion au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

comme la lettre de l'universitaire dans *L'Auteur et moi* ou les articles du dictionnaire Larousse du XIX^e siècle dans *Démolir Nisard*, à des faits fictifs, tels que son refus d'assumer l'ironie présente dans ses œuvres ou les matchs possibles entre Désiré Nisard et Rafael Nadal. Cette construction d'une figure d'auteur se retrouverait ainsi dans ses livres. La théorie des deux « moi », de Marcel Proust, distingue le « moi social », figure que l'écrivain se construit artificiellement et véhicule en société, du « moi profond » qui ne peut être révélé que par l'écriture¹. Selon cette théorie, la figure d'auteur, représentée parfois par Albert Moindre, serait la construction du « moi social » d'Éric Chevillard. Le lecteur peut y lire une sorte de dédoublement de la figure d'auteur. Dans un récit, le narrateur est toujours un médiateur entre le personnage et le lecteur. Ce dernier ne perçoit que ce que le narrateur veut bien lui donner à voir. Dans ces romans de Chevillard, s'agit-il de la construction d'une figure d'auteur qui se voudrait idéale ? Dans l'une de ses chroniques rédigées dans *Le Monde des Livres*, Chevillard décrit ce qu'il considère comme étant la figure de « l'écrivain par excellence », sous le nom de Roger Rudigoz :

Roger Rudigoz apparaît dans ce journal comme l'écrivain par excellence, un être allergique, réactif, susceptible, un brutal doté d'un style spontanément raffiné, précis comme un art martial, qui lui permet de faire face vaillamment à tous ses déboires.²

Or, Albert Moindre et la figure d'auteur ne sont-ils pas cette figure de « l'écrivain par excellence » décrite par Chevillard ? Allergique au chou-fleur dans *L'Auteur et moi*, puisqu'il en dresse un portrait extrêmement négatif, symbole de toute la haine qu'il a envers cet aliment, cet « écrivain par excellence » est également réactif et susceptible, notamment lorsque la figure d'auteur se moque du professeur universitaire spécialiste du

¹ **PROUST Marcel**, *Contre Sainte Beuve* (posthume, 1954).

² **CHEVILLARD Éric**, chronique sur *Saute le temps*, de Roger Rudigoz, intitulée "*Le Feuilleton d'Éric Chevillard*", publiée dans *Le Monde des Livres* du 23 nov. 2012.

XIX^e siècle, blessée par les propos de cette dame qualifiée ironiquement de « *si cordiale* »¹, et son style est « *spontanément raffiné* », tant celui de Moindre que celui de la figure d'auteur, aux vues de la virtuosité dont ils font preuve dans leur écriture.

Moindre apparaît donc comme la figure de l'écrivain puisqu'il décrypte, dans son discours, l'écriture et ses procédés romanesques, tant créatifs que narratifs, en les dévoilant au lecteur par un processus d'exhibition des artifices littéraires. Un effet de « *poupées russes* » se crée par l'entrecroisement des œuvres entre elles et avec les entretiens d'Éric Chevillard, par l'interpénétration de Moindre avec ses personnages, représentés par Dino Egger et Désiré Nisard, et avec la figure d'auteur construite par Chevillard dans *L'Auteur et moi* et dans son blog *L'Autofictif*. Mais cette figure d'auteur n'est pas Éric Chevillard. Rien ne permet, dans les trois œuvres du corpus, de l'affirmer clairement. En réalité, le lecteur observe un dédoublement de la figure d'auteur, accompagnée de celle du lecteur, qui vient renforcer cet effet de « *poupées russes* » par une mise en abyme infinie.

II). La figure de créateur et celle du lecteur dédoublées

A). La figure du créateur dédoublée

Moindre est une possible figure d'auteur dans ces romans. Or, Dino Egger est également une figure de créateur puisque l'une de ses cent vingt-six inventions est la rédaction d'un cycle romanesque. De la même manière, Désiré Nisard est une figure

¹ AM 13.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

d'écrivain, médiocre cependant, qui aurait écrit la nouvelle érotique intitulée *Le Convoi de la laitière*. Dans *Dino Egger*, cet effet de « *poupées russes* » est poussé à l'extrême par la reprise d'un même verbe, « *accoucher* », pour parler de la création du personnage de Dino par Albert Moindre, et de celle du père putatif de Dino par ce dernier. Ainsi, Albert Moindre s'exclame : « *incapable de me résoudre à cette fatalité funeste, je ne désespère pas de rétroagir efficacement, sinon en accouchant moi-même de Dino Egger, ne rêvons pas, tout s'y oppose* »¹ puis, à propos de Dino Egger, il dit :

préférant se choisir pour père un aventurier de rencontre, quitte pour cela à calomnier la frigide vertu de sa mère, un prince étranger chassé de son royaume par un frère félon, Dino accouchant là de son premier héros, le fils enfantant le père comme pour inverser déjà l'aliénant principe de causalité.²

Le procédé de mise en abyme est ainsi exhibé dans ce roman, grâce à la reprise du même terme indiquant une création.

Albert Moindre est donc bien une figure de créateur. Or, cette figure paraît se dédoubler tout au long de ces trois romans. Dans *Dino Egger*, Moindre et Dino semblent progressivement ne former plus qu'une seule entité, en fin de récit. Dino Egger s'incarne progressivement en Albert Moindre. Tout d'abord, le narrateur doute de son nom :

« *Albert Moindre, c'est mon nom, mais je m'y suis toujours senti à l'étroit, gêné aux entournures, et j'ai de bonnes raisons de douter de son authenticité* ».³ Puis il trouve des coïncidences troublantes entre sa propre vie et celle de Dino Egger. Il explique que tous

¹ DE 12.

² DE 24.

³ DE 116.

deux sont « *peu présent[s] au monde* »¹. Enfin, il annonce qu'il veut « *devenir Dino Egger* »² dans le dernier quart du roman. De plus, Albert Moindre cherche à évacuer son statut social, ce que Proust appelle le « *moi social* » et qui est constitué de la figure sociale de l'écrivain, celle qu'il se forge en société, constituée de son aspect civil et extérieur :

Je vais devoir procéder à un gros travail de démolition du Moindre & Pivetaud en moi, d'élimination et d'évacuation du Moindre & Pivetaud pour me rendre entièrement disponible et renouer avec mes dispositions premières ensevelies littéralement sous le dépôt Moindre & Pivetaud accumulé au fil des années, plusieurs couches épaisses de Moindre & Pivetaud.³

Selon la théorie de Proust, le « *moi social* » doit être évacué lors du travail de création entrepris par l'écrivain, afin de permettre au « *moi profond* » de se révéler. C'est effectivement ce que ce discours de Moindre semble expliquer : il faut effectuer un « *travail de démolition* » du « *moi social* », l'éliminer, l'évacuer, afin de se « *rendre entièrement disponible et renouer* » avec le « *moi profond* » qu'il appelle ses « *dispositions premières* ». Ce « *moi profond* » est, selon Proust, enfoui dans l'être le plus intime de l'auteur et ne peut être perçu qu'à travers l'écriture. Albert Moindre semble évoquer ce « *moi profond* » au lecteur lorsqu'il explique que ses « *dispositions premières* » sont « *ensevelies littéralement sous le dépôt* » de son « *moi social* ». Le mot « *littéralement* » est ici à double-sens : ces « *dispositions premières* » sont réellement « *ensevelies* » en Albert Moindre et, plus encore, elles ne peuvent être révélées que par l'écriture et la création, comme l'indique le terme « *littéralement* » qui appartient au

¹ DE 119.

² DE 123.

³ DE 120.

même réseau lexical que le mot « *littérature* ». Dans cette même idée, Albert Moindre met en scène sa propre mort dans ce roman. Il place ses papiers d'identité dans les poches de ses vêtements puis jette le tout dans un cours d'eau afin de faire croire à son suicide. Il s'agit ici d'une véritable mort sociale, comme si le personnage détruisait son « *moi social* » pour ne laisser subsister en lui que son « *moi profond* », représenté alors par Dino Egger. La théorie des deux sujets d'André Malraux expose la différence entre le « *sujet empirique* », constitué par l'état civil de l'écrivain, et le « *sujet créateur* » qui, comme son nom l'indique, renvoie aux capacités créatrices d'un artiste.¹ Pour laisser le « *sujet créateur* » s'exprimer, il faut évacuer le « *sujet empirique* ». Au sujet de son propre état civil signalé dans ce passage par son nom, Albert Moindre explique qu'il cherche à « *éliminer ce simple particulier, ce citoyen de papier, en débarrasser la collectivité* ». ² Cette fusion entre le personnage de Dino Egger et Albert Moindre permet à Chevillard de mettre en abyme cette dualité de l'écrivain. Il avait déjà mis en scène ce dédoublement de la figure auctoriale dans d'autres romans. Ainsi, dans *L'Oeuvre posthume de Thomas Pilaster*, Pilaster et Marson, deux personnages du roman, incarnent les deux faces du même écrivain divisé entre satisfaction et insatisfaction. Il s'agit ici du dédoublement conscient de tout écrivain, à la fois auteur et commentateur de ses propres écrits. Dans ce livre, Marson et Pilaster ne font qu'un, comme Désiré Nisard, Dino Egger et Albert Moindre dans les deux romans respectifs *Démolir Nisard* et *Dino Egger*. Cette fusion des deux instances dans l'auteur se clôt sur la mort de l'écrivain dédoublé. Or, ce dédoublement ironique n'est que le signe d'une réappropriation de soi et d'une tentative de ressaisissement de son « *moi* », à la fois « *social* » et « *profond* »³. Chevillard approuve cette idée selon laquelle Pilaster et

¹ MALRAUX André, *Néocritique*.

² DE 124.

³ Propos tenus par DEMANZE Laurent au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Marson, dans *L'Oeuvre posthume de Thomas Pilaster*, incarnent le symbole de l'écrivain écartelé¹.

Dans *L'Auteur et moi*, ce dédoublement se matérialise par la fourmi qui, dans le récit enchâssé portant son nom, se retrouve être le symbole de l'auteur. En effet, Moindre suppose que cet insecte est investi d'une « *mission* » et qu'il semble accomplir un « *plan d'action* »², ce qui ressemble fort à l'élaboration d'un roman. De plus, Albert Moindre lui est totalement assujetti, comme un personnage peut l'être à un auteur. Il dit également recevoir une « *leçon* »³ de cette fourmi. Or, il s'agit exactement du même terme employé par la figure d'auteur lorsqu'elle annonçait qu'elle allait se matérialiser en fourmi pour lui « *faire la leçon* »⁴. Enfin, le lecteur peut imaginer une sorte de dédoublement de l'auteur dans l'apparition d'une fourmi volante au court du récit :

C'était une autre fourmi.

C'était une autre fourmi mais, celle-ci, pourvue d'ailes. Une fourmi volante, créature aberrante et monstrueuse, si vous voulez mon avis, comme la chauve-souris ou l'exocet.⁵

Deux figures symboliques apparaissent alors dans ce texte par le biais de ces deux fourmis, l'une terrestre et l'autre volante, auxquelles vient s'ajouter la figure d'auteur qui

¹ Propos tenus par **CHEVILLARD Éric** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² AM 116.

³ AM 119.

⁴ AM 115.

⁵ AM 211.

prétend se projeter dans ce récit enchâssé en s'incarnant dans cet insecte. La figure d'auteur se dédouble dans ces trois romans, ce qui permet une mise en abyme de la dualité de l'écrivain. D'après les propos d'Alexandre Gefen, le « moi » de l'écrivain, selon la figure d'auteur construite par Chevillard dans ses romans, n'est pas substantiel. Il est une instance de variation continue et de dislocation¹. Ce dédoublement s'étend à la figure du lecteur, inscrite dans le texte par le biais d'un narrataire défini de différentes manières. Ce procédé met en abyme la multiplicité des lecteurs en représentant différentes figures de ces derniers, jusqu'à celle d'un lecteur idéal qui est recréé dans ces œuvres.

B). Multiplicité de la figure du lecteur ou représentation d'un lecteur idéal ?

Selon Éric Chevillard lui-même, le lecteur est l'autre personnage de ses romans. Il est souvent pris à partie, de manière agressive, pour mieux l'inviter à avoir tous ses sens en éveil². Ces trois romans intègrent la figure du lecteur dans la narration. Dans *Démolir Nisard*, le narrateur utilise la première personne du pluriel à plusieurs reprises :

Nous ne nous laisserons pas prendre à ces pièges, à ces tours, cette fois. Nous n'avons que trop complaisamment joué le jeu. Comme nous étions dociles ! Et partants pour chaque nouvelle aventure.³

Par ailleurs, Moindre interroge son lecteur sur son propre style d'écriture :

¹ Propos tenus par **GEFEN Alexandre** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² Propos tenus par **CHEVILLARD Éric** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

³ DN 16-17.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Je suis fier de chacune de mes phrases. J'aimerais que mon lecteur ait l'heur et l'obligeance de les considérer toutes également, de les méditer, de consacrer à chacune d'elles un jour et une nuit, de se retirer avec l'une puis avec l'autre dans une grotte de montagne et de ne regagner la vallée qu'après en avoir épuisé le sens.¹

Dans *L'Auteur et moi*, la figure d'auteur désigne son « *lecteur* » dès son « *Avertissement* » initial, en l'invitant à « *tourner la page* »². Un peu plus loin dans le récit, elle met en abyme les différentes interprétations du lecteur :

Non, le lecteur préférera croire décidément à une allégorie et s'efforcera de la déchiffrer [...]. Pas du tout, se répondra-t-il, sa signification est indubitablement plus vaste, plus profonde [...]. Non, non, non, mais non, se corrigera-t-il, ça va plus loin encore, ça va beaucoup plus loin [...]. Puis le lecteur avancera d'autres hypothèses et il n'aura pas tort. Un lecteur a-t-il jamais tort ?³

En donnant la parole à cette figure du lecteur, la figure d'auteur construit, dans ce roman, un narrataire, d'après la théorie de Gérard Genette⁴. Le narrataire est précisément la figure du lecteur telle que l'imagine l'auteur. Cette figure peut être celle d'un lecteur idéal ou, au contraire, celle à laquelle le lecteur réel doit s'opposer afin de correspondre aux attentes réelles de l'écrivain et de lire le roman selon ses espérances. Dans *Jacques le fataliste*, de Denis Diderot, la figure du narrataire inscrite dans le texte est celle à laquelle le lecteur réel de Diderot devrait s'opposer. Diderot aimerait que son lecteur soit le contraire de ce narrataire, qu'il ne cherche pas à lire ce livre comme les romans

¹ DN 84.

² AM 16.

³ AM 250-251.

⁴ GENETTE Gérard, *Figures III*, édition Seuil, Paris (1972).

traditionnels du XVIII^e siècle. Diderot construit ainsi, implicitement, la figure d'un lecteur idéal. Mais est-ce également le cas dans les trois romans de Chevillard qui composent ce corpus ?

Quelles figures du lecteur sont représentées dans ces œuvres ? Dans *L'Auteur et moi*, la figure d'auteur imagine deux types de lecteurs : d'une part, ceux qu'il nomme les « rustres » parce qu'ils ne saisissent pas une nuance à propos d'un tamanoir et parce que l'auteur est obligé de le leur signaler et, d'autre part, les « âmes délicates »¹ qui, elles, n'ont pas besoin d'être guidées par l'auteur pour percevoir cette nuance. Deux types de lecteur se dégagent alors de cette dichotomie : les premiers, lecteurs qui lisent au premier degré les livres qu'ils tiennent entre leurs mains et les seconds, lecteurs idéaux qui savent pratiquer une lecture plus approfondie, ce qui s'appelle communément « lire entre les lignes ». Cette figure d'un narrataire à laquelle le lecteur idéal devrait s'opposer, selon cette figure d'auteur, se retrouve dans le discours d'Albert Moindre lorsqu'il s'adresse à Pimoe :

Demande un peu aux passants. Va sonder le marinier, ou le lecteur ! Imagine : tu commandes une pintade au rôtiiseur, il te livre un topinambour – tu lui dis quoi ? Hein ? Tu lui dis quoi ? Merci monsieur le rôtiiseur ? Tu parles !².

Le lecteur représenté ici est celui qui ne supporte pas, dans un livre, de voir ses attentes déçues. Comme le client d'une rôtisserie ne supporterait pas d'avoir un topinambour à la place d'une pintade, le lecteur ne supporte pas de voir ses attentes déjouées, les normes établies se renverser et tous les codes romanesques détournés. Il espère trouver un type de récit particulier dans le livre qu'il tient entre ses mains et ne peut être satisfait que si

¹ AM 189.

² AM 166.

cette attente est comblée par la narration. C'est évidemment le type de lecteur auquel Éric Chevillard aimerait que son lecteur idéal s'oppose. La figure du lecteur est donc dédoublée une première fois, dans ce roman. D'un part, Albert Moindre décrit un lecteur traditionnel qui aime lire des histoires qui correspondent à ses espérances en matière de normes et de codes, et, d'autre part, ce lecteur définit un autre type de lecteur sous-jacent, idéal pour la figure d'auteur et pour Chevillard : celui qui accepterait de se laisser perturber dans ses attentes en matière de récit, voire qui n'en aurait pas du tout, et qui serait capable de saisir les nuances que l'écrivain crée dans ses livres. Un autre dédoublement de la figure du lecteur consiste à définir, dans *L'Auteur et moi*, un « *lecteur* » de roman et un spectateur qui assisterait au soliloque de Moindre comme à une pièce de théâtre. L'œuvre romanesque d'Éric Chevillard est effectivement adaptable à la scène. Ainsi, au colloque international organisé sur cet auteur, Maurice Hébert, comédien professionnel, a offert une représentation de qualité du *Vaillant Petit Tailleur* d'Éric Chevillard. Seul en scène, il s'est mis à la place du narrateur du roman, comme pourrait le faire tout autre comédien pour les romans de *Dino Egger* et de *Démolir Nisard*, voire de *L'Auteur et moi* avec, peut-être, la présence d'un autre comédien pour assumer la voix de la figure d'auteur dans son « *Avertissement* » et dans les notes de bas de page. Chevillard intègre cette autre figure du lecteur que représente le spectateur dans *L'Auteur et moi*, par le biais d'une incidente mise entre parenthèses : « (*murmures dans la salle : quelques protestations étouffées*) »¹. Ce mot de « *salle* » renvoie bien à l'espace théâtral où un public vient voir un spectacle se dérouler sur scène dont l'origine est généralement un texte littéraire. La figure du lecteur se dédouble donc entre celui qui lit des romans et le spectateur qui va au théâtre, comme si ce roman avait une ambition totalisatrice qui chercherait à englober tous les lecteurs possibles et toutes les possibilités de lecture du texte. Cependant, à travers cette multiplicité de la figure du lecteur se détache une figure particulière : celle de la lectrice. En premier lieu, dans son « *Avertissement* », la figure d'auteur parle de trois de ses « *lectrices* ». Quant à ses

¹ AM 214.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

« *lecteurs de sexe masculin* », ils ne semblent pas faire partie de ceux qui lisent ses livres :

deux de ses lectrices – notons que cela en fait déjà trois pour l'auteur qui a mauvaise grâce de se plaindre ; quant aux lecteurs de sexe masculin, sans doute gisent-ils désormais tous dans les cimetières.¹

Les autres figures de lecteur qui apparaissent dans ce roman sont principalement féminines. La figure d'auteur évoque de futures lectrices, ses filles. De plus, la figure du narrataire est essentiellement féminine dans les trois œuvres de ce corpus. Dans *Démolir Nisard*, l'allocutaire de Moindre se prénomme Métilde, prénom aux consonances féminines qui rappelle celui, stendhalien, de Mathilde², et repris, dans le texte, par le pronom « *elle* »³, ce qui ne laisse aucun doute sur l'identité sexuelle de cette figure du narrataire. Dans *L'Auteur et moi*, l'allocutaire d'Albert Moindre n'a pas de prénom dans le récit premier, mais est qualifié par la civilité « *Mademoiselle* »⁴, ce qui indique, là encore, une figure féminine. Dans le récit enchâssé de *L'Auteur et moi*, intitulé *Ma Fourmi*, une autre figure de destinataire des paroles de Moindre apparaît : il s'agit de Pimoe, une jeune femme rencontrée par le personnage lors de son périple, en suivant une fourmi. Le héros précise qu'il va, dans les prochaines pages, se « *confier* »⁵ à Pimoe, définissant ainsi son interlocutrice comme la figure de réception de ses

¹ AM 10.

² Propos tenus par **JOURDE Pierre** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

³ DN 8.

⁴ AM 17.

⁵ AM 158.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

paroles. Cette figure de la lectrice obéit, dans ce dernier roman, à la logique d'un cycle : elle est la première interpellée au début du discours de Moindre puis, en fin d'œuvre, elle semble être celle qui est assassinée, comme si la figure féminine de l'allocutaire disparaissait à la fin du récit. Le lecteur, tout comme l'auteur, est mis en abyme dans ces trois romans de Chevillard. Mais pourquoi l'auteur semble-t-il se focaliser sur la figure de la lectrice ?

Il est intéressant de voir comment sont définies ces lectrices. Dans *L'Auteur et moi*, elles lisent de mauvais livres et sont, selon la figure d'auteur, à l'origine du peu de succès de ses œuvres. Cependant, contrairement aux hommes, elles lisent. La lectrice est donc représentée ici comme la seule figure possible du lecteur. A travers elle, Éric Chevillard exprime les caractéristiques qui, selon lui, seraient celles du lecteur idéal. Cette figure du lecteur idéal est de l'ordre du « *fantasme* »¹ pour l'auteur. Elle va lui permettre de faire une réécriture du mythe de Pygmalion. Dans ce mythe, un personnage crée de toutes pièces une statue. Il la trouve tellement belle que les dieux décident de lui donner vie et de la transformer en humaine. Cette légende reflète la volonté de recréer l'autre comme on aimerait qu'il soit, selon l'image qu'on s'en fait. C'est effectivement ce que l'auteur va s'ingénier à faire ici, en créant une figure de lecteur, à travers celle de la lectrice, qui représente son « *fantasme* », une figure rêvée.

La lectrice idéale est définie dans ces trois œuvres comme étant curieuse de nature. Dans *L'Auteur et moi*, elle doit l'être assez pour décider d'aller lire par elle-même l'œuvre de *Dino Egger* qui a précédé la publication de *L'Auteur et moi*. Les figures des narrataires enrichissent cette représentation de la lectrice idéale. Elle doit, comme « *Mademoiselle* », comprendre le locuteur et, par conséquent, l'auteur : « *Il me semble que vous, vous me comprenez* »². Comme le visage de Pimoe dans le récit enchâssé *Ma*

¹ Propos tenus par CHEVILLARD Éric au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

Fourmi, elle doit être ironique. La figure d'auteur la voudrait pleine de joie et de gaieté, à l'inverse de ces lecteurs jugés « *minables* » et mélancoliques :

Il serait discourtois de vexer le lecteur de bonne volonté et lui représenter trop brutalement qu'il appartient à une communauté de minables. [...] Les êtres à qui la vie sourit (toujours un peu naïvement, cela dit) ne s'attardent pas dans les livres – ne les écrivent ni ne les lisent. C'est en tout cas un phénomène contemporain facile à observer. Comme toute loi, elle autorise de nombreuses exceptions parmi lesquelles l'auteur espère compter son lecteur¹.

Cette figure rêvée est perçue comme une « *exception* », un lecteur idéal. De plus, cette lectrice fantasmée devrait pouvoir adapter sa lecture à chaque livre et à chaque auteur, envisageant la lecture comme une adaptation du lecteur au travail de l'écrivain, et non, comme le pensent peut-être les lecteurs traditionnels, comme une satisfaction des attentes du lecteur permise par le travail de l'auteur :

Toute lecture bien comprise est d'ailleurs affaire de vitesse. Il s'agit de trouver la bonne. Il en est une adaptée pour chaque écrivain qui sera fatale au lecteur s'il n'en change pas en s'engageant dans le livre d'un autre².

Le lecteur idéal ne doit pas s'enfermer dans un type de lecture qui serait spécifique à un genre mais s'ouvrir aux livres des auteurs comme à des œuvres uniques, comportant chacune leurs spécificités. De ce fait, le lecteur ne doit plus avoir d'attentes particulières lorsqu'il se met à lire un nouveau livre. Au contraire, il faut qu'il se rende disponible à un nouveau type d'écriture, comme une page vierge, afin de pouvoir trouver la bonne « *vitesse* » de lecture adaptée à celle de l'écrivain en question. Mais ce que recherche

² AM 28.

¹ AM 103.

² AM 70.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

avant tout Éric Chevillard à travers les trois romans de ce corpus, c'est un lecteur actif qui aurait tous ses sens en éveil. Pour l'écrivain, la lecture critique, de type universitaire par exemple, est une lecture rêvée car le lecteur est actif et sait repérer les leurres, les contourner et les signaler¹. Dans *Démolir Nisard*, Albert Moindre appelle son lecteur à pratiquer une écriture collective, à l'aider dans l'élaboration de la démolition du critique Désiré Nisard :

Je ne cracherais pas sur un peu d'aide. Rejoignez-moi.
Mettons-nous à plusieurs. Tombons à dix ou vingt sur le râble
de Nisard. Soyez deux au moins à me prêter main forte.²

Cette écriture collective se retrouve dans le roman de *Palafox*. A ce propos, Lisa Kurts parle d'une « *écriture à deux mains* » entre l'écrivain et le lecteur³. Dans *Démolir Nisard*, il appelle son lecteur, implicitement, à compléter une liste énumérant les différentes manières de supprimer ou de torturer ce critique littéraire : « (*liste non close, suggestions bienvenues*) »⁴. Il est également régulièrement interrogé :

Et ici je dois m'adresser à mon lecteur, non sans une certaine gêne car je sais comme il est souvent sollicité, sondé, interpellé, pris à partie et sans doute aimerait-il parfois qu'on le laisse en paix, au moins quand il lit, mais je n'ai que trois questions à te poser et tu pourras y aller⁵.

¹ Propos tenus par **CHEVILLARD Éric** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² DN 13.

³ Propos tenus par **KURTS Lisa** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

⁴ DN 66.

⁵ DN 91.

La lectrice idéalisée par l'auteur serait donc curieuse de nature, pleine de joie et de gaieté et un peu ironique, à l'image de l'auteur. Elle devrait être capable de le comprendre et d'adapter sa lecture en la rendant spécifique à l'œuvre de l'écrivain, considérée comme unique et nécessitant, par conséquent, une lecture tout aussi singulière. Elle doit être active lors de sa lecture et conserver tous ses sens en éveil pour éviter, comme l'a exprimé Éric Chevillard, lors du colloque international sur lui-même, de « *se prendre tous les poteaux* »¹ dans ses livres. L'auteur a précisé également que ses romans étaient une sorte de défi au lecteur. Mais cette provocation n'a pas pour but, selon l'écrivain, d'entrer en conflit avec son lecteur. Il lui préfère le mot de « *danse* ». Ce rapport de force entre auteur et lecteur doit devenir une sorte de danse. Ils sont autant de leurres et d'écrans appelés à être crevés par le lecteur². Ainsi, la figure du lecteur traditionnel est totalement remise en cause. Celle idéalisée de la lectrice doit bien comprendre l'auteur, dans toutes ses nuances, à travers ses livres. Cependant, cette figure féminine disparaît à la fin des trois romans de ce corpus. Dans *Dino Egger*, elle est totalement absente. Dans *Démolir Nisard*, elle s'exprime de moins en moins au fur et à mesure du déroulement de la narration, pour finir par ne plus dire un seul mot dans le dernier quart du livre. Enfin, dans *L'Auteur et moi*, elle est véritablement assassinée dans les dernières lignes du récit premier. La figure du lecteur, comme celle de l'auteur, est qualifiée de « *fantôme* » :

¹ Propos tenus par **CHEVILLARD Éric** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² Propos tenus par **CHEVILLARD Éric** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

L'écrivain est une espèce de fantôme qui trouve quelques lecteurs encore, eux-mêmes des fantômes qui ne sauraient reconnaître sous peine de tout à fait se dissoudre que le château qu'ils hantent est désormais inhabité, au mieux transformé en musée, que leur culture est devenue chimère sans avenir, que le monde n'en veut plus – s'en fout mais alors – et s'apprête à s'en passer complètement, que le bâillement de l'écolier est un abîme où tous les livres disparaissent, que le cerveau nouveau, toujours aussi capable certainement, a développé d'autres aptitudes incompatibles, des circuits de pensée où le train du langage déraile avec son chargement.¹

Selon Alexandre Gefen, l'écrivain affirme sa volonté de disparaître dans ces romans. Il s'inscrit ainsi en réaction contre la resocialisation de l'écrivain et les écrivains engagés². D'après les propos de Laurent Demanze, les romans de Chevillard procèdent à une « *déconstruction en miroir des instances d'autorité* » représentées par la figure de l'auteur et celle du lecteur³. Au delà de l'auteur et du lecteur, c'est la littérature entière qui semble vouée à disparaître.

Par l'exhibition du processus romanesque, l'auteur interroge les rapports qu'il entretient avec ses personnages et ses lecteurs. La figure de l'écrivain qu'il se construit est dédoublée et la figure du lecteur est démultipliée et idéalisée. Ce procédé de mise en abyme crée un effet de « *poupées russes* » où le roman parle de lui-même. Mais l'exhibition de ce processus créatif est souvent présenté de façon décalée dans ses romans. Dans *Dino Egger*, Albert Moindre, figure de créateur, se tape la tête contre les murs pour en faire jaillir des idées. Chevillard se sert de l'humour pour s'attaquer à la

¹ AM 238.

² Propos tenus par **GEFEN Alexandre** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

³ Propos tenus par **DEMANZE Laurent** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

littérature de manière plus générale. Dans une communication au colloque international *Éric Chevillard*, Alexandre Gefen explique que l'obsession de la littérature est la littérature. Les oeuvres de Chevillard, selon lui, exposent un métalangage par la mise en scène de l'écrivain et la construction de sa figure d'auteur. En plus d'un modèle de lecteur, Chevillard décrit un modèle de l'écrivain, ou ce qu'il devrait éviter de devenir. Il s'en prend alors aux besoins de cadres et de mythes littéraires de l'auteur. La fiction devient un argument rhétorique où la littérature est réifiée et mise en scène, comme a pu l'être la figure de l'écrivain¹. De nombreux intertextes indiquent que l'auteur vise bien le monde des livres dans ses romans. Selon la critique littéraire Julia Kristeva, aucun auteur ne peut échapper à la présence de liens intertextuels dans ses oeuvres. La littérature se nourrit de la littérature. Dans ses romans, Chevillard fait des allusions tant explicites qu'implicites à d'autres oeuvres, toutes époques confondues. Dans *Dino Egger*, il évoque la critique shakespearienne à travers l'une des inventions de Dino, où il fait allusion au doute de la critique littéraire sur la paternité à attribuer aux oeuvres de Shakespeare. Dans *L'Auteur et moi*, Albert Moindre fait une quasi citation des *Confessions* de Saint-Augustin : « *je suis las d'être pour moi-même une telle énigme* »² rappelant la phrase de Saint-Augustin à propos de lui-même : « *J'étais devenu pour moi-même une grande énigme* »³. A ce sujet, Jacques Poirier explique que Chevillard, dans ses oeuvres, brasse des mots avec d'autres textes pour former une vaste bibliographie du monde⁴. Ces nombreux liens intertextuels, ajoutés à la mise en abyme de l'écriture et des

¹ Propos tenus par **GEFEN Alexandre** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² AM 67.

³ **SAINT-AUGUSTIN dit D'HIPPONE Augustin**, *Confessions* (398 ap. J.-C.), IV, 8.

⁴ Propos recueillis lors du cours de **POIRIER Jacques**, professeur à l'Université de Bourgogne, lors d'un séminaire dispensé en Master 2 (2012).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

deux instances de l'auteur, d'une part, et du lecteur, d'autre part, appuient l'idée selon laquelle ces trois romans parlent de la littérature en général. Mais, plus que de l'évoquer simplement, Chevillard remet ses codes en jeu en s'attaquant aux traditions et aux *topoi* littéraires, considérés comme des « *passages obligés* » dans un récit inscrit dans un genre précis, le tout sur un ton décalé et humoristique que lui permet l'ironie. Dans l'un de ses entretiens, lorsque son interlocuteur lui demande ce qu'est l'humour pour lui, l'auteur déclare que « *c'est l'écriture-même* »¹. Au-delà de la déstabilisation des instances d'auteur, de narrateur et de personnage, c'est la littérature, ses normes et la critique qui l'accompagnent qui sont remises en cause par Éric Chevillard.

¹ Entretien d'Éric Chevillard du 27 septembre 2008, *Article 11* : <http://www.article11.info/?Eric-Chevillard-J-admire-l>.

Chapitre III

L'IRONIE « CHEVILLARDIENNE » : la remise en cause des pouvoirs de la littérature, un possible discours auctorial

La déstabilisation des instances de l'auteur, du narrateur et du personnage s'étend à la littérature en général. La voix de l'auteur réel, Éric Chevillard, semble percer derrière l'ironie et est rendue possible grâce à elle. A ce sujet, l'écrivain, dans l'un de ses entretiens, avoue : « *je pense que mes convictions seront assez facilement devinées, mais je ne sais les exprimer que sous une forme ironique qui ménage aussi mon scepticisme fondamental* »¹. L'humour fait partie intégrante de ses œuvres. Il pratique une forme de décalage, dans son écriture, avec les *topoi*, les normes et les codes de la littérature.

I). Une œuvre décalée et humoristique

Selon la définition qu'en fait Pierre Schoentjes², l'ironie repose sur un décalage. Chevillard approuve cette caractérisation :

- Faites-moi rire, me dit-il.

¹ Entretien d'Éric Chevillard du 27 septembre 2008, *Article 11* : <http://www.article11.info/?Eric-Chevillard-J-admire-l>.

² SCHOENTJES Pierre, *Poétique de l'ironie*, Seuil (2001).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Aussi sec, je lui envoyai un coup de poing dans le ventre.

Il s'attendait à des chatouilles.

- Or, c'est justement le propre de l'humour de déjouer les attentes, lui dis-je.¹

L'ironie est une manière inversée de présenter les choses. Elle se rapproche également du registre polémique dans la mesure où elle est généralement utilisée pour dénoncer et argumenter en donnant son point de vue sur un sujet particulier. L'ironie établit toujours une complicité avec son lecteur. Sa fonction principale est de le déstabiliser en créant la surprise pour le faire réfléchir sur ses propres préjugés. L'ironie nécessite également la présence, réelle ou virtuelle, d'un être pris pour dupe, qui va croire au premier degré ce que dit le narrateur, sans percevoir la dimension ironique de son propos. Elle entraîne une prise de conscience de la part du lecteur et des modifications dans sa manière de penser, notamment par le fait de ridiculiser certains clichés.

A). Tonalité humoristique et figure de l'ironie

Les trois romans de Chevillard qui composent ce corpus jouent sur les métaphores et les doubles-sens. La littérature est toujours ironique puisqu'elle est mensonge, par définition, à cause de son incapacité à dire le réel, selon Roland Barthes². Dans *Démolir Nisard*, le narrateur joue sur les deux sens du mot « *fil*s » :

¹ **CHEVILLARD Éric**, *L'Autofictif*, billet n°1777 du 24 décembre 2012.

² Cité par **COSTE Claude** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Pansons cette plaie. Couturons-la avec du câble métallique.
Soudons. Trop de fils déjà ont vu le jour, qui se sont
répandus de par le monde. Il serait illusoire de prétendre les
rattraper tous et leur faire la peau.¹

Il peut être lu de deux manières différentes : soit en prononçant le [l] final, soit en prononçant le [s] final, changeant alors le sens de ce mot. Le fil de couture est transposé aux fils biologiques de Désiré Nisard. L'avantage de l'écrit est de permettre de conserver cette ambiguïté sans avoir besoin de choisir entre les deux termes. Cette ambivalence indique qu'un double-sens est à rechercher derrière le langage employé. Ce jeu sur le signifiant des mots se retrouve dans ce même livre lorsque Moindre établit un parallèle entre l'isard et Nisard, jouant sur le « n- » privatif :

L'isard est capable de dévaler une pente abrupte de cent mètres de haut en quelques dizaines de secondes, puis de la remonter tout aussi vite. [...] Nisard, comme son nom l'indique : la négation de tout cela.²

Nisard devient, par sa forme, le contraire de ce qu'est l'isard. De plus, le son [z] de « *Nisard* » sera assimilé à une mouche que le narrateur écrase violemment sur sa table, évoquant ainsi sa haine profonde pour le critique. La littérature apparaît comme un outil qui véhicule l'humour. Dans *L'Auteur et moi*, Albert Moindre joue sur les fonctions phatiques du langage, selon la théorie de Jakobson³ :

¹ DN 14.

² DN 142.

³ **JAKOBSON Roman**, « Closing statements : Linguistics and Poetics », *Style in language*, T.A. Sebeok, New-York, (1960). Pour la traduction de Nicolas Ruwet: « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, Editions de Minuit, Paris, (1963).

Mais alors... mais alors... annonait-il. C'était un peu court mais augurait au moins d'un avenir à la différence d'un mais enfin... mais enfin... que j'avais entendu jusqu'à présent et qui paraissait sans recours.⁴

Les expressions employées telles que « *mais alors* » et « *mais enfin* » sont habituellement employées en fonction phatique. Elles ne servent qu'à établir ou maintenir le contact avec l'allocutaire. Leur sens n'a alors aucune importance. Elles sont ici revivifiées et leur sens initial est réactualisé. En effet, « *enfin* » indique la conclusion d'un propos qui n'augure pas « *d'un avenir* », tandis que « *alors* » peut exprimer une conséquence ou une indication temporelle. Selon Éric Chevillard, l'humour se substitue à la poésie. Il instille une certaine fraîcheur que les figures éculées de la poésie ne permettent plus.²

Par ailleurs, la figure de l'ironie est mise en abyme dans ces trois romans. Le terme est prononcé dans *Dino Egger* : « *quelle ironie !* »³ De plus, Albert Moindre fait figure d'ironie dans ces trois livres. Il use de ses procédés comme l'exagération ou l'hyperbole. Il hait le gratin de chou-fleur et Désiré Nisard, l'un étant un plat banal, l'autre un critique oublié par la majorité des lecteurs. Son argumentation semble logique parce qu'elle repose sur des connecteurs argumentatifs mais les arguments en eux-mêmes sont illogiques ou reflète d'une pauvreté rhétorique, comme dans *Démolir Nisard*, lorsque le narrateur commente une phrase extraite d'une des œuvres de Nisard : « *La meilleure façon d'arriver à Arles, c'est de descendre le Rhône dans le bateau à vapeur* »⁴ :

⁴ AM 172.

² Propos tenus par **CHEVILLARD Éric** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

³ DE 135.

⁴ DN 41.

Remarquons enfin comme ce style a vieilli et qu'il n'y a plus rien de valable à tirer de cet enseignement refroidi : on serait bien en peine aujourd'hui de trouver un bateau à vapeur pour descendre le Rhône, tandis que les œuvres littéraires majeures ne perdent jamais de leur pertinence.¹

Au lieu de s'attaquer au style médiocre du critique, Albert Moindre s'en prend à son contenu qui, évidemment, n'a plus guère de sens de nos jours à cause de la différence de siècle qui existe entre celui de Désiré Nisard et le XXI^e siècle. Dans *L'Auteur et moi*, Albert Moindre pense que ses lecteurs le voient comme un « *hypocrite* »². Or, l'hypocrite est la figure même de l'ironie. Ce dernier roman insiste fortement sur l'ironie. Albert Moindre est obsédé par elle. Il répète fréquemment le terme d'« *ironie* ». Il évoque le « *comble de l'ironie* »³ lorsqu'il fait ce qu'il redoute le plus, à savoir perpétuer le souvenir du gratin de chou-fleur alors qu'il le hait au point d'en vouloir supprimer entièrement toute trace sur Terre. Cette forme d'ironie avait déjà été pratiquée dans *Démolir Nisard*, lorsque Moindre permet à Désiré Nisard de sortir de l'ombre en utilisant tout l'espace du livre pour parler de lui, alors qu'il cherchait à effacer son souvenir. Le narrateur perçoit également l'ironie chez les autres personnages. Il qualifie la moue de Pimoe d'« *ironique* »⁴ et trouve que Marthe Moindre « *en rajout[e] dans l'ironie* »⁵. De plus, il associe cet adjectif au hasard. Dans les petits paragraphes détachés typographiquement, mis entre parenthèses et en italiques, qui sont à la frontière entre le discours de Moindre

¹ DN 43.

² AM 252.

³ AM 295.

⁴ AM 148.

⁵ AM 167.

et celui de la figure du narrateur, le narrateur parle d'un « *déambulateur ironique* »¹.

L'ironie est donc présente dans toute l'œuvre, tant au niveau des personnages que des objets. Enfin, la figure d'auteur ironise sur son propre usage de l'ironie. Elle se définit comme étant ironique lors de la relation épistolaire entretenue avec le descendant de Désiré Nisard :

L'arrière-arrière-petit-neveu de Nisard, ancien médecin, nonagénaire courtois et fin lettré, échangea par la suite avec l'auteur quelques lettres ironiques, tout à fait aimables et d'une grande élégance, et s'en tint là.²

Il définit également sa prose comme étant « *ironique* »³. Cependant, il utilise toute une note de bas de page pour récuser le fait que ses œuvres soient empreintes d'ironie. Il propose une réflexion sur l'ironie en prétendant qu'il n'a jamais eu l'intention de dire autre chose que ce qui est littéralement dit :

Je hais l'allusion, l'ellipse, le sous-entendu, l'antiphrase, et même l'euphémisme ou la litote sont déjà pour moi de vicieuses autant que fastidieuses figures de la dissimulation. Il y a là-dessous une âme crapoteuse. Je veux une littérature sans chausse-trappe, sans afféteries, qui enregistre le réel d'un œil froid, comme la lumière même, je veux que tout ce qui s'inscrit n'ait de signification que littérale, comme la définition de la chaise par Larousse, siège à dossier sans bras.⁴

Cette ironie sur l'ironie provoque un autre effet de « *poupées russes* » avec une mise en abyme du procédé même de l'ironie.

¹ AM 222.

² AM 14.

³ AM 228.

⁴ AM 241-242.

B). Décalage et parodies

Le décalage présent dans les œuvres qui composent ce corpus est perturbant. Chevillard rompt avec les attentes et les habitudes des lecteurs. Dans *L'Auteur et moi*, Albert Moindre fait une prétérition lorsqu'il annonce à la demoiselle assise en terrasse d'un café qu'il ne va lui dire que deux mots, alors que le livre où est relaté son discours s'étend sur environ trois cents pages. Il se joue ainsi des attentes de son destinataire. L'écrivain renverse ce que la critique universitaire Aurélie Adler a qualifié de « *discours seuils* »¹ constitués par le début et la fin de chaque roman. Dans *L'Auteur et moi*, la figure d'auteur termine le roman par une réflexion sur l'expression « *Big Bang* » : « *car sait-on jamais ce qui commence et ce qui finit : BIG BANG, est-ce que cela ne semble pas résonner comme la fin plutôt que le début de toute chose ?* »² L'expression désignant l'origine de l'univers est ainsi inversée par la figure d'auteur qui propose de renverser les conceptions habituelles de ses lecteurs en matière de discours seuils. Dans *Dino Egger*, le roman s'ouvre sur le mot « *enfin* »³ qui peut être soit un adverbe d'énonciation qui serait l'équivalent d'une expression de soulagement de la part du locuteur, soit un connecteur logique de conclusion du discours. Or, à la relecture du passage après avoir lu l'intégralité du livre, la seconde hypothèse semble la plus probable. En effet, le roman se clôt sur l'« *aube* »⁴ et sur le champ lexical du commencement avec des mots ou

¹ Propos tenus par **ADLER Aurélie** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² AM 299.

³ DE 7.

⁴ DE 154.

expressions tels que « *ce premier jour de printemps* », « *il est tôt* », « *le poulain naissant* », « *tout commence* » et « *il est le premier homme* »¹. La fin devient ainsi une forme de commencement et le début du roman renvoie à une forme de fin. Ce renversement est une figure possible de l'ironie. Mais quel va être l'objet de cette ironie ? Que cherche à dénoncer Éric Chevillard par le biais de cet outil littéraire ?

Des parodies d'éléments appartenant au domaine littéraire sont perceptibles, dans ces trois romans, à travers la narration d'Albert Moindre. La figure de l'écrivain est parodiée dans *Dino Egger*, lorsque le narrateur s'extasie devant son petit roman sur un pou et une puce et le commente :

un petit roman que j'ai abandonné pour m'engager dans cette quête désespérante, l'histoire d'un pou et d'une puce sur un tabouret, librement inspiré de la comptine *Un pou et une puce sur un tabouret : Un pou et une puce sur un tabouret / le pou la regarde / lui donne un soufflet / la puce en colère / le prit par les cheveux / le jeta par terre / et lui creva les yeux*. J'aurais développé, bien sûr. J'avais des idées. On mesure d'emblée la richesse du sujet. L'occasion pour moi de concilier ma passion des insectes – j'aurais commencé par rétablir quelques vérités entomologiques relatives aux pulicidés et aux péliculidés – et mon goût pour l'allégorie : les déchirements du couple, la vie domestique, etc.²

Outre l'idée d'écrire un roman issu d'une comptine dont le sujet est extrêmement trivial, Albert Moindre montre qu'il est enfermé dans des clichés littéraires. Il veut utiliser l'histoire de deux insectes pour s'exprimer sur la vie des hommes, notamment en matière de relation sentimentale. Dans *Démolir Nisard*, la figure du critique littéraire parodie les récits de voyage par son style neutre, sans recherche esthétique dans les descriptions et qui évoque une réalité triviale par opposition aux voyages romantiques du XIX^e siècle où le narrateur profitait des récits de voyage pour exposer ses sentiments et sa vie

¹ DE 153.

² DE 92.

intérieure. Chevillard parodie également les *topoi* littéraires. Dans ce roman, il se moque des « *passages obligés* » des autobiographies comme le souvenir d'enfance ou la naissance d'une vocation à travers le personnage de Nisard. Il réécrit de manière humoristique la séquence du « *vol des pommes* » issue des *Confessions* de Rousseau :

Enfant, il est surpris alors qu'il tente de voler des pommes. Il tombe en escaladant le mur et se relève, selon ses propres mots « contusionné et confus ». Le propriétaire du verger l'ayant appris exige réparation et le garçon est condamné à se mettre à genoux dans la cour du collège, un collier de pommes au cou.¹

Dans *L'Auteur et moi*, Chevillard se moque des mêmes *topoi* que dans *Démolir Nisard* en ce qui concerne les récits autobiographiques. La séquence de la « *scène de la fessée* » des *Confessions* de Rousseau est également parodiée par le lien établi entre la gifle et la découverte de l'érotisme :

A ce moment, je recevais une première gifle.

Puis je renversai la putain sur son divan, je troussais ses jupes, je dégrafais ses lingeries. [...]

Une deuxième gifle me dévissait la tête.

Où l'on voit que la main de ma mère n'était pas moins leste que la mienne !

Mes doigts trouvaient les plis humides, les orifices constricteurs et s'y activaient sans beaucoup de tact, tandis que je ponctuais ce saccage d'exclamations ordurières dont ma mère, dotée d'une ouïe très fine, ne perdait rien.

¹ DN 115.

... prends ça... salope !... tu aimes ça, dis-le que tu aimes
ça... ! »¹

La scène, vécue comme une initiation aux plaisirs érotiques par Rousseau, est ici rabaisée au rang de la vulgarité et de la première découverte sexuelle par le biais de la prostituée. La figure de la mère, associée à ce passage à caractère pornographique, rappelle les futures relations entretenues par Rousseau avec M^{me} de Varens, figure maternelle par son âge avancé par rapport au jeune homme qu'il était. Cette parodie de l'acte sexuel se poursuit dans le récit enchâssé intitulé *Ma Fourmi*, lorsque Moindre rencontre Pimoe. Ce coup de foudre n'est pas le fruit d'un croisement de leurs regards mais, par un renversement ironique, il se produit quand le narrateur pose son regard sur les pieds de la jeune femme. Sous prétexte de suivre sa fourmi qui s'est mise à grimper sur la jambe de Pimoe, Albert Moindre s'aventure sur le même chemin, ajoutant une dose d'érotisme dans la scène, jusqu'à la syllepse de sens finale sur l'expression « *je me retirai* »². Dans ce roman, la figure d'auteur cite l'œuvre qui l'accompagne où qu'elle aille : *Don Quichotte de la Manche*, de Cervantès. Or, ce livre est une œuvre parodique des romans de chevalerie dont le héros, comme Albert Moindre, est un affabulateur qui croit à ses mensonges.

Ces œuvres sont donc placées sous le signe de l'humour et du décalage. L'ironie de ces romans est clairement affichée, mais dans quel but ? Selon le critique Alexandre Gefen³, il s'agit, dans la production chevillardienne, de se moquer de la littérature traditionnelle. L'écrivain dénonce la littérature et ses pouvoirs par la remise en cause des ambitions démesurées des écrivains, particulièrement ceux du XIX^e siècle. Dans l'un de

¹ AM 62-63.

² AM 153.

³ Propos tenus par **GEFEN Alexandre** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

ses entretiens, Éric Chevillard approuve cette idée en précisant que le rôle d'un écrivain est d'épingler et de retourner tous les clichés dans sa phrase¹.

II). L'ironie : une arme de l'auteur ?

Dans *L'Auteur et moi*, l'ironie est comparée à un animal menaçant par ses canines : « *l'ironie n'a pas souvent de si copieux morceaux à se mettre sous les canines* »². L'ironie, pour Éric Chevillard, est un moyen de lutter contre un monde jugé mou où les critiques directes ne fonctionnent pas :

tout s'émousse aujourd'hui, les coups ne portent pas. Nous cognons dans des ventres mous, prêts à tout encaisser, tellement mous, on s'enfonce jusqu'au coude dans ces ventres ! C'est pourquoi aussi je privilégie l'ironie. Ce sourire-là possède encore quelques dents qui mordent.³

Par le fait de ridiculiser certains aspects de la littérature et de ses créateurs, l'écrivain peut énoncer ses propres positions littéraires.

A). Les ambitions littéraires ridiculisées

Dans *Dino Egger*, Chevillard se moque des ambitions naturalistes. Selon la théorie de Maupassant, « *le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer*

¹ Entretien d'Éric CHEVILLARD dans le magazine *RAGEMAG*, publiée le 03 février 2013 par GIROUX Matthieu, lien internet : <http://ragemag.fr/entretien-avec-eric-chevillard/> .

² AM 15.

³ Entretien d'Éric Chevillard du 27 septembre 2008, *Article 11* : <http://www.article11.info/?Eric-Chevillard-J-admire-l>.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

la photographie banale de la vie, mais à nous en donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité-même »¹. Cette définition de l'écrivain réaliste est exagérée lors de la mention d'une des œuvres biographiques de Dino Egger, exposée par Albert Moindre :

49) Mon père, récit biographique si précis dans son évocation – jusqu'aux organes, jusqu'à l'os, atomes et molécules compris – et d'une langue si délicate, si soignée, si stimulante, que le cœur du défunt se remet à battre ; et que chaque lecteur fervent à son tour ressuscite son propre père.²

Dino Egger, en tant qu'écrivain tel que le conçoivent les réalistes comme Maupassant, parvient à faire mieux que la réalité même en bravant la mort par la résurrection de son père, grâce à son œuvre littéraire. L'exagération atteint son comble lorsque les lecteurs réussissent à faire revivre leurs propres parents, uniquement en lisant le récit biographique de Dino Egger à propos de son père. Ces hyperboles et la figure impossible de la résurrection ridiculisent les intentions démesurées des auteurs réalistes et naturalistes. Les ambitions du XIX^e siècle sont donc dénoncées à travers cette ironie. Faire mieux que le réel est impossible pour l'écrivain car Chevillard considère que la littérature est sans effets sur le monde.

B). La remise en cause des pouvoirs de la littérature

Dans *Dino Egger*, la littérature n'a pas de pouvoir sur le réel. Albert Moindre évoque l'idée selon laquelle Dino ne serait que l'œuvre de lui-même, comme l'est l'œuvre de tout écrivain, puisqu'il donne sa vision subjective du monde mais cette œuvre est, selon Moindre, « *sans retombées, sans effets sur le monde* ». Dino Egger

¹ MAUPASSANT Guy (de), *Pierre et Jean*, préface (1887).

² DE 39.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

apparaît comme une sorte de génie inutile, dont l'œuvre n'est que le reflet d'une esthétique particulière, sans fonction, où seul le beau domine. Dans *L'Auteur et moi*, la figure d'auteur indique qu'il existe une séparation nette entre le réel et l'imaginaire de la littérature. Le réel ne peut pas influencer la littérature, et inversement :

Sa vocation d'écrivain s'explique du coup avec évidence. Il trouve dans cet exercice l'occasion de tout foutre en l'air sans toucher à rien. Il feint jusqu'à un certain point de croire que la littérature est le réel et s'emploie à le déconstruire, à le ruiner dans ses fictions sabotées, sachant bien pourtant que nul effet de retour n'est à craindre, que les vaches sont bien gardées et l'espace du songe parfaitement étanche.¹

Le lecteur peut cependant observer un paradoxe. La littérature part et parle toujours du réel. Selon les propos du critique universitaire Claude Coste, « *si la littérature ne parlait pas du monde, on n'écrirait pas* »². De plus, il pense que, dans le fait d'écrire, il existe une foi dans la littérature. Par conséquent, ne pas croire en la littérature et l'exprimer dans ses œuvres serait une forme de mauvaise foi. Pourquoi Chevillard utilise-t-il les personnages d'Albert Moindre et de la figure d'auteur pour affirmer son manque de foi dans la littérature ? Selon Claude Coste, la mauvaise foi permet ici d'éviter la bonne conscience politique. Mais Chevillard, dans *L'Auteur et moi*, va plus loin en provoquant un renversement des conceptions habituelles de la littérature. Elle n'est plus une représentation du réel mais le réel deviendrait une reproduction de la littérature :

¹ AM 36-37.

² Propos tenus par **COSTE Claude** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

Il lui paraît en effet que l'écrivain vit simultanément sur deux plans de la réalité ; c'est à la fois sa chance – il peut en urgence quitter l'un pour l'autre dès que la situation ici ou là se gâte – et sa malédiction – il ne connaît pas la plénitude de la présence : à l'acmé de l'émotion ou de la volupté, deux de ses doigts encore cherchent un crayon. Puis il revient sur terre pour constater que le réel n'est jamais qu'une mise à plat fort pauvre de ses métaphores.³

La littérature est-elle supérieure au réel ? Selon Jean-Bernard Vray², c'est effectivement le cas, en considérant que l'imaginaire doit l'emporter sur le réel par une prise de pouvoir permise par un travail de recreation qui passe par la métaphore. Mais, selon ce discours de la figure d'auteur, la littérature ne peut pas dépasser le réel puisqu'elle ne permet pas de profiter de l'instant présent et, pour l'écrivain, d'avoir ce sentiment de présence au monde. La littérature ne peut donc en aucun cas former une sorte de vie de substitution, comme le percevaient les auteurs réalistes. Par l'allégorie de la jambe coupée, dans ce même roman, la figure d'auteur montre qu'il faut se délester du passé :

Ceci est un assez bon exemple de ce comique de l'excès cher à l'auteur. Il lui paraît qu'en laissant s'emballer la logique du discours qui fonde notre réalité entièrement inventée par le langage – c'est en tout cas l'idée qu'il en a, souvent confortée par l'expérience – , il mettra au jour l'imposture que constitue celle-ci, puisque justement elle n'est qu'un fait ou un effet de langue. Seule la mort se passe de mots – serait-elle la seule réalité ; et tout le reste une fiction dont nous serions à la fois les auteurs et les personnages ? Cela se pourrait bien, songe l'auteur qui éprouve aussi que cela n'avance pas à grand-chose de connaître la mécanique du piège quand les dents de celui-ci sont plantées dans votre cheville : encore une belle jambe qu'il va falloir couper pour recouvrer la liberté.³

³ AM 91.

² Propos tenus par **VRAY Jean-Bernard** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

³ AM 47.

La réalité du langage est ici vécue comme une imposture puisqu'elle n'est qu'un fait ou effet de langue. Il n'y a donc pas de réalité dans la littérature. Elle n'est que mensonge. Dans ce discours, la figure d'auteur montre qu'il faut se délester des réflexions antérieures qui, comme la mécanique du piège, enferment l'écrivain et le lecteur dans des conceptions inutiles et aliénantes. Ces théories dépassées proviennent essentiellement des auteurs réalistes, qui considèrent que les livres sont le reflet du monde, et de Shakespeare, qui voyait le réel comme une grande pièce de théâtre où tous jouent un rôle. Chevillard utilise cette allégorie pour parler du monde actuel car, comme il l'avoue dans l'un de ses entretiens, « *on trouverait aussi dans [ses] romans des allusions à notre monde et à notre temps, mais sous forme plus allégorique ou métaphorique, il est vrai* »¹. Cependant, cette conception de la littérature comme devant se délester du passé se heurte à un paradoxe. Les auteurs cherchent à se différencier de leurs prédécesseurs alors qu'il ne font que les suivre sans cesse. Chevillard l'exprime par le biais d'un jeu de mots où l'ajout d'une lettre montre que toute mutation semble impossible, transformant le mot « *mutons* » en « *moutons* » : « *nous allons muter, nous mutons : moutons* »². L'image métaphorique du mouton permet d'évoquer l'animal qui ne fait que suivre son troupeau, sans jamais parvenir à s'en extraire. Ce constat d'une littérature incapable de muter parce que ses créateurs ne peuvent que s'inscrire dans la lignée de leurs prédécesseurs se retrouve dans la réflexion de Chateaubriand, qui s'exclame :

On renie souvent ces maîtres suprêmes ; on se révolte contre eux ; on compte leurs défauts ; on les accuse d'ennui, de longueur, de bizarrerie, de mauvais goût en les volant et en se parant de leurs dépouilles ; mais on se débat en vain sous leur joug.³

¹ Entretien d'Éric Chevillard du 27 septembre 2008, *Article 11* : <http://www.article11.info/?Eric-Chevillard-J-admire-l>.

² AM 66.

Cette théorie débouche sur une aporie. La littérature est toujours affaire de réécriture. Chaque écrivain essaye de se distinguer des pratiques antérieures, mais il se retrouve dans l'incapacité de le faire, en particulier parce que la littérature part et parle toujours du réel. Selon le critique Alexandre Gefen¹, les œuvres de Chevillard se focalisent sur les limites de l'action littéraire. La littérature n'a aucun pouvoir sur le monde, elle n'agit pas sur lui et n'est vouée qu'à l'autodestruction. Si la littérature n'a aucun impact sur le réel, c'est en partie parce qu'elle n'intéresse presque plus personne. Dans *L'Auteur et moi*, la figure d'auteur insiste sur cette perte d'intérêt pour la littérature, par ses contemporains :

[L'écrivain] était un réprouvé ; on le craignait ; on ne voulait ni le voir ni l'entendre. Aujourd'hui, l'indifférence qu'il inspire est juste nuancée parfois d'un peu de pitié amusée. On admet la logorrhée sibylline comme celle du dément ou de l'ivrogne. Il parle une langue qui a lâché prise sur le réel, qui est d'emblée aussi absconse pour ses non-lecteurs que celles de Montaigne ou de du Bellay dans le texte. [...] Se produit pour la littérature ce qui s'est produit pour la peinture : tout le monde s'en fout. Elle n'a plus de sens.²

Les seuls êtres qui lisent encore semblent n'être que les critiques universitaires. Chevillard écrit des romans qu'il sabote de l'intérieur. Il tord la littérature de l'intérieur afin de mieux en réformer la langue et les codes.

L'ironie est donc une arme de l'auteur qui lui permet de remettre en cause les réflexions du passé et les ambitions démesurées des écrivains. Il constate que la littérature n'a aucune prise sur le réel, d'autant plus que, de nos jours, les lecteurs sont de moins en moins nombreux à éprouver de l'intérêt pour la lecture. Seule la critique

³ CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe* (1848), livre XII, chapitre 1.

¹ Propos tenus par GEFEN Alexandre au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² AM 237.

universitaire lit encore beaucoup. C'est elle qui fixe les normes des productions littéraires. Or, Éric Chevillard est contre toute forme de catégorie ou de cadres jugés aliénants. Il va donc s'attaquer à la figure de lecteur représentée par la critique universitaire et montrer que, comme la littérature, elle aussi est vouée, par ses pratiques, à une forme d'autodestruction.

III). Un possible discours auctorial : la critique de la critique

Chevillard voulait s'exercer à la critique littéraire. Cet espace était souhaité depuis le départ. Il n'a jamais voulu n'être qu'un pur romancier, comme il l'explique dans l'un de ses entretiens :

J'ai fait des études de Lettres qui me condamnaient à enseigner. Je ne voulais pas, j'ai donc rejoint une école de journalisme. J'écrivais déjà, j'imaginai essayer la critique littéraire et me rapprocher insidieusement ainsi des éditeurs.¹

Dans *Démolir Nisard*, l'auteur critique les spécialistes du XIX^e siècle en les discréditant. Les professeurs d'université parlent de ce qu'ils ne connaissent pas. Lorsque Moindre leur demande s'ils ont entendu parler du *Convoi de la laitière* de Désiré Nisard, les dix-neuviémistes acquiescent mais finissent par avouer qu'ils n'ont jamais lu le livre. Nisard, lui-même critique et devenu figure « *allégorique* »² selon les propos de la figure d'auteur dans *L'Auteur et moi*, ne sait pas de quoi il parle. Il considère qu'au XIX^e siècle, à son époque, la poésie est complètement finie, en éludant

¹ Entretien d'Éric CHEVILLARD dans le magazine *RAGEMAG*, publiée le 03 février 2013 par GIROUX Matthieu, lien internet : <http://ragemag.fr/entretien-avec-eric-chevillard/>.

² AM 12.

les travaux de grands poètes tels que Rimbaud, Lautréamont, Laforgue ou Verlaine. Dans *Dino Egger*, Albert Moindre et Dino Egger semblent être deux figures allégoriques pour illustrer le débat entre les deux positions critiques antithétiques que sont l'historicisme et le subjectivisme. La première consiste à privilégier l'étude de l'auteur et du contexte de production d'une œuvre pour pouvoir expliquer et comprendre un texte. La seconde demande de faire abstraction de la volonté de l'auteur et se centre sur son œuvre pour la commenter. La réflexion proposée par Chevillard autour de ces deux théories critiques est assumée par une voix narrative qui paraît extérieure à l'histoire et n'appartenir ni à Albert Moindre, ni à Dino Egger :

Ne regretterons-nous pas Albert Moindre, lorsqu'il se sera effacé pour laisser la place à Dino Egger ? Sommes-nous bien sûrs de ne pas lâcher la proie pour l'ombre et que la substitution ne nous sera pas défavorable ? Parce qu'il ne faut pas l'oublier : l'avènement de Dino Egger signifie *ipso facto* l'annihilation d'Albert Moindre. C'est l'un ou l'autre.¹

L'auteur cherche ici à interroger son lecteur sur les limites du choix. Choisir l'une des deux positions critiques revient à renoncer nécessairement à l'autre, en courant le risque d'avoir fait le mauvais choix, ou, tout simplement, de regretter ce qui aura été mis de côté. Il poursuit en précisant que ce débat est probablement éternel et sans fin, en conduisant à une forme d'aporie où les deux écoles ne peuvent être vouées qu'à l'autodestruction :

et ainsi de suite depuis longtemps peut-être, peut-être depuis toujours, alternativement l'un ressuscite l'autre en ses lieu et place et jamais ils ne se mettent à l'œuvre, jamais il ne passent à l'action, ni l'un, ni l'autre, optant pour la discrétion afin de favoriser cette substitution ? Nous voilà bien [...].

Car, voyez-vous, vous devenez de plus en plus vagues, de moins en moins nets, fantômes l'un de l'autre, vous risquez plutôt de disparaître tous les deux.²

¹ DE 131.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

Dans *L'Auteur et moi*, Chevillard poursuit sa dénonciation des critiques enfermés dans des écoles, des cadres ou des normes, comme la littérature qu'ils emprisonnent. Il montre les limites des deux écoles théoriques que sont l'historicisme et le subjectivisme. Il est nécessaire, selon son discours, de ne pas s'enfermer dans un cadre spécifique comme le ferait des critiques qui ne privilégieraient que l'auteur ou le texte indépendamment de sa création :

il est difficile d'évoquer le passé sans perdre pied dans le présent. C'est l'un ou l'autre. Nous pouvons être au choix des créatures de l'instant, frivoles et disposées à toutes les aventures, mais alors privées de mémoire, sans durée, ou bien des êtres aux prises avec le temps, bourrelés de remords et de nostalgie, conscients de vivre dans le siècle, mais alors maladroits avec les secondes et nous agitant inutilement au milieu d'elles comme la queue d'une vache dans l'essaim des taons.¹

De plus, il ironise sur la critique qui repose sur l'étude des « *personnages à clef* » dans les romans, et ceux qui cherchent toujours à voir des traits de l'auteur ou de personnes qu'il aurait côtoyées dans le monde réel sous les entités fictives qu'il crée. Il évoque ainsi, dans l'« *Avertissement* » initial du roman, la filiation entre le personnage d'Albert Moindre et un certain Joseph-Albert-Alfred Moindre, peintre du XX^e siècle, qui n'apporte cependant rien à la compréhension du héros et de ses spécificités. Dans *L'Oeuvre Posthume de Thomas Pilaster*, Chevillard, selon Laurent Demanze², faisait déjà la satire de certaines pratiques critiques, dont celles fondées sur une obsession du biographique et centrées sur l'individu concret. Chevillard ironise également sur la

² DE 133.

¹ AM 168.

² Propos tenus par **DEMANZE Laurent** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

critique psychanalytique lors de la possible assimilation de la haine de Moindre envers le plat du gratin de chou-fleur à la haine qu'il entretenait envers son père :

Alors je sais, mademoiselle, qu'il s'en trouvera pour dire – et leur air finaud fait justement à mes yeux toute la caractéristique de la tête à claques – que ma phobie du gratin de chou-fleur s'origine dans la figure paternelle confondue avec ce blouson dont l'apparence n'est pas sans rappeler celle de l'immonde rata – et que ce faisant je renie mon père, lamentablement [...].¹

Derrière ces critiques, Éric Chevillard dénonce toute forme d'école, source de création de normes et de cadres donnés à la littérature où dans lesquelles certains commentateurs s'enferment. Un bon critique ne doit appartenir à aucune école théorique mais plutôt chercher à comprendre le texte par tous les indices possibles, qu'ils soient de l'ordre de son auteur, de son contexte de production ou de sa forme propre.

¹ AM 58.

CONCLUSION

A propos d'Éric Chevillard, le site internet *Wikipédia*¹, une des encyclopédies les plus consultées sur la toile, ouverte à tous et susceptible de recevoir des contributions de chacun, précise que les œuvres de cet auteur pratiquent un « *jeu avec les conventions narratives* ». C'est effectivement le cas dans trois de ses romans que sont *Démolir Nisard*, *Dino Egger* et *L'Auteur et moi*. L'instance du personnage se confond avec celle du narrateur et les différents niveaux narratifs provoquent un brouillage énonciatif qui déroute le lecteur. Ces notions ne sont plus figées, jusqu'à déborder sur le cadre de celle de l'auteur. Chevillard exhibe alors le processus de création romanesque pour mieux le remettre en question. L'écriture est décryptée et analysée par le narrateur et personnage Albert Moindre qui devient alors une figure de créateur. Mais les autres personnages, tels que Dino Egger, Désiré Nisard ou la figure d'auteur dans *L'Auteur et moi*, sont revêtus eux aussi des caractéristiques qui définissent l'écrivain, accentuant la confusion des instances et créant, de ce fait, un effet de « *poupées russes* » entre le personnage, l'auteur et leur mise en abyme dans les œuvres où ils évoluent. Cette représentation des notions d'auteur, de narrateur et de personnage permet à Chevillard de mieux les remettre en question en les forçant à dépasser leurs catégories initiales pour s'entrecroiser et se mêler les unes aux autres. Le site *Wikipédia*² explique également que l'auteur « *remet en question les fausses évidences sur lesquelles repose notre rapport au monde et aux choses* ». En effet, n'est-il pas impossible d'énoncer des vérités stables sans risquer le ridicule ? Cette lutte contre les clichés et toute forme de figement est menée par l'écrivain grâce à l'ironie. Ainsi, un discours d'auteur se fait jour

¹ Selon le site collaboratif *Wikipédia*, article « Éric Chevillard ».

² *Idem*.

derrière la confusion provoquée autour des trois instances, auteur, narrateur et personnage, et de leur remise en question. Chevillard, dans ces trois œuvres, remet en cause les pouvoirs de la littérature et les ambitions de certains écrivains qu'il juge démesurées. Mais ce qu'il dénonce par-dessus tout, ce sont les cadres et les normes, tant dans le domaine de la création littéraire que chez les critiques. Chez ces derniers, il remet en cause leur manière de fixer la littérature dans des genres et de s'enfermer eux-mêmes dans des écoles véhiculant un type de lecture particulier, comme les historicistes, qui se focalisent sur l'étude de l'auteur pour comprendre son œuvre, ou les subjectivistes, qui se centrent sur l'analyse du texte indépendamment de son contexte de création. Éric Chevillard est celui qui refuse toute forme de cadres, de normes, de codes ou d'écoles qui briment une certaine liberté. Sa production est donc sans cesse renouvelée, transformée et s'oppose constamment aux attentes des lecteurs afin d'éviter de se retrouver enfermé dans une catégorie particulière. A ce titre, l'écrivain explique qu'il ne cherche pas à se battre avec son lecteur mais plutôt à former une sorte de « *danse* »¹ avec lui. Or, la danse est bel et bien l'absence de tout figement. Si Chevillard veut danser avec son lecteur, c'est précisément pour montrer qu'il ne souhaite pas d'affrontement agressif où il imposerait son avis au monde, mais une libération des deux instances, auteur et lecteur, où chacun peut compter sur l'autre, comme dans une danse. Dans la production chevillardienne, comme le dit l'auteur lui-même, tout se déplace lorsque cela menace de se figer², tant au niveau des notions littéraires qu'au niveau du langage, par le démantèlement de ses expressions figées. Or, ce sabotage du langage et de la littérature est une manière de les réformer de l'intérieur et de les libérer de leur carcan. Selon la critique littéraire Blanche Cerquiglini³, l'écrivain brise les choses de

¹ Propos tenus par **CHEVILLARD Éric** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

² *Idem.*

³ Propos tenus par **CERQUIGLINI Blanche** au colloque international *Éric Chevillard*, (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

l'intérieur pour mieux les reconstruire. La langue et la littérature sont alors libérées des discours aliénants et revivifiées. Ce travail de sape est accompli grâce à l'ironie. Cependant, un autre critique¹ a évoqué le fait que la production chevillardienne puisse relever de la carnavalisation selon Bakhtine, qui est une contestation de tous les dogmatismes. Au-delà de ces procédés de dénonciation de toute forme de figement, l'œuvre de Chevillard pourrait également relever du loufoque, qui est le contraire de l'ironie. Ses livres seraient alors la négation de tout sens et l'humour ne servirait qu'à déstabiliser le lecteur sans cacher de discours d'auteur. C'est à chaque lecteur de se faire sa propre opinion en soulevant, de lui-même, la couverture de ces livres d'Éric Chevillard, comme devrait le faire la jeune Agathe dans le billet suivant issu du blog *L'Autofictif* :

« Agathe se fige soudain devant une voiture garée le long du trottoir. Elle s'approche précautionneusement de la vitre. Puis rit, soulagée : - Ouf ! J'avais cru que c'était un lion ! Je regarde à mon tour : sur la banquette arrière, une couverture orange roulée en boule.

AGATHE – Tu vois, on dirait vraiment un lion.

MOI – D'ailleurs, il se pourrait bien que tu aies raison. Après tout, il y a peut-être un lion sous cette couverture.

AGATHE – Ben oui...

MOI – Tant qu'on n'a pas soulevé une couverture, comment être sûr qu'il n'y a pas un lion dessous ?

¹ Propos tenus par **VRAY Jean-Bernard** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

AGATHE – C'est aussi ce que je me suis dit.

Et l'on voudrait que je converse plutôt avec des animateurs
d'émissions littéraires...? »¹

Car, comme l'a exprimé Pierre Jourde en conclusion du colloque international *Éric Chevillard* l'important n'est pas de « *dire ce que ça veut dire* » mais de « *faire résonner le sens* »² afin de ne jamais s'enfermer dans une seule signification figée de l'œuvre. La lecture, elle aussi, est mouvante.

¹ **CHEVILLARD Éric**, *L'Autofictif*, billet n°1690 du 25 septembre 2012.

² Propos tenus par **JOURDE Pierre** au colloque international *Éric Chevillard* (2013).

BIBLIOGRAPHIE

I). Œuvres du corpus

- CHEVILLARD (Éric), *Démolir Nisard*, Éditions de Minuit (2006).
- CHEVILLARD (Éric), *Dino Egger*, Éditions de Minuit (2011).
- CHEVILLARD (Éric), *L'Auteur et moi*, Éditions de Minuit (2012).

II). Œuvres complémentaires de comparaison

- D'HIPPONE (Augustin), dit SAINT AUGUSTIN, *Confessions* (ap. J. -C. 398).
- CHODERLOS DE LACLOS (Pierre), *Les Liaisons dangereuses* (1782).
- DIDEROT (Denis), *Jacques le fataliste* (1796).
- FLAUBERT (Gustave), *Madame Bovary* (1856).
- CHEVILLARD (Éric), *L'Oeuvre posthume de Thomas Pilaster*, Éditions de Minuit (1999).
- CHEVILLARD (Éric), *Le Vaillant Petit Tailleur*, Éditions de Minuit (2003).
- CHEVILLARD (Éric), blog *L'Autofictif* : <http://l-autofictif.over-blog.com/>, billets n°1349, n°1357, n°1362, n°1749, n°1777.

III). Ouvrages de référence et site internet

- LAROUSSE (Pierre), *Le Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris (1866 – 1876), article « Désiré Nisard ».
- FOUILLOUX (Danielle), LANGLOIS (Anne), LE MOIGNÉ (Alice), SPIESS (Françoise), THIBAUT (Madeleine) et TRÉBUCHON (Renée), *Le Dictionnaire culturel de la Bible*, édition Nathan, Cerf (1990), article « Paul ».
- DENDIEN (Jacques), *Le Trésor de la langue française informatisé* (TLFi) : <http://atilf.atilf.fr/>, rubriques « auteur », « narrateur » et « personnage ».
- Site internet collaboratif *Wikipédia* : http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Accueil_principal, articles « Prix Virilo » et « Éric Chevillard ».

IV). Œuvres d'écrivains sur les notions littéraires

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

- **CHATEAUBRIAND (François-René de)**, *Mémoires d'outre-tombe* (1848), livre XII, chapitre 1.
- **MAUPASSANT (Guy de)**, *Pierre et Jean*, préface (1887).
- **PROUST (Marcel)**, *Contre Sainte-Beuve*, (posthume, 1954).
- **MALRAUX (André)**, *Néocritique* (1976).

V). Ouvrages critiques et conférences sur les notions littéraires

- **BOOTH (Wayne)**, *Rhetoric of Fiction* (1961).
- **JAKOBSON (Roman)**, « Closing statements : Linguistics and Poetics », *Style in language*, T.A. Sebeok, New-York, (1960). Pour la traduction de Nicolas Ruwet: « Linguistique et poétique », *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, Paris, (1963).
- **KRISTEVA (Julia)**, *Sèmiôtikè. Recherches sur une sémanalyse*, Seuil, coll. « Tel Quel », Paris (1969).
- **GENETTE (Gérard)**, *Figures III*, Paris, Le Seuil (1972).
- **GIRARD (René)**, *La Violence et le sacré*, Hachette, (1972).
- **LEJEUNE (Philippe)**, *Le Pacte autobiographique*, Seuil, coll. "Poétique", (1975).
- **REY-DEBOVE (Josette)**, *Sémiotique* (1979).
- **SCHOENTJES (Pierre)**, *Poétique de l'ironie*, Seuil (2001).

- **LOEHR (Joël)**, « auteur, lecteur », cours de Master 2, de septembre à novembre 2012, Université de Bourgogne.

VI). Conférences sur l'auteur et ses œuvres

- **POIRIER (Jacques)**, *Littérature française du XXI^e siècle*, partie II "L'Écriture de l'excès", séance "Chevillard et l'héroï-comique", séminaire de Master 2, de septembre à décembre 2012, Université de Bourgogne.
- **JOURDE (Pierre), BESSARD-BANQUY (Olivier)**, colloque international *Éric Chevillard*, 26 et 27 mars 2013, Centre Stendhal de Valence (Université Grenoble III).

VII). Entretiens et contributions de l'auteur

- Entretien du 27 septembre 2008, *Article 11* : <http://www.article11.info/?Eric-Chevillard-J-admire-l>.
- Entretien du 03 février 2013 dans le magazine *RAGEMAG* par **GIROUX (Matthieu)** : <http://ragemag.fr/entretien-avec-eric-chevillard/>.

LARTAUD Jenny – auteur/narrateur/personnage dans les oeuvres d'Eric Chevillard

- Entretien du 22 septembre 2006 par **GIRARD Aline**, **RUIZ Luc** et **SCHAFFNER Alain**, Centre d'Étude du Roman et du Romanesque (Université Jules Verne de Picardie).

- **CHEVILLARD (Éric)**, *Le Monde des Livres*, « Le Feuilleton d'Éric Chevillard » du 07 septembre 2012.
- **CHEVILLARD (Éric)**, *Le Monde des Livres*, « Le Feuilleton d'Éric Chevillard » du 23 novembre 2012.

Sommaire

– REMERCIEMENTS.....	3
– LISTE DES ABRÉVIATIONS.....	6
– INTRODUCTION.....	7
– Chapitre I.....	15
– LE SYSTÈME NARRATIF : auteur, narrateur et personnage, trois instances distinctes ?.....	15
– I). La narration : narrateur et personnage.....	15
– A). <i>Démolir Nisard et Dino Egger</i>	16
– B). <i>L’Auteur et moi</i>	19
– II). Le brouillage énonciatif : profusion de voix narratives ou dédoublé du narrateur ?.....	24
– A). <i>Démolir Nisard et Dino Egger</i>	25
– B). <i>L’Auteur et moi</i>	30
– III). Dédoublé du narrateur ou centralisation de toutes les instances en Albert Moindre ?.....	34
– A). <i>Démolir Nisard et Dino Egger</i>	35
– B). <i>L’Auteur et moi</i>	40
– Chapitre II.....	49

–	LA MISE EN ABYME DE L'ÉCRITURE : le créateur et sa créature, l'effet « poupées russes ».....	49
–	I). Albert Moindre : personnage comme figure de l'écrivain.....	49
–	A). L'écriture décryptée.....	51
–	B). L'effet « poupées russes ».....	55
–	II). La figure de créateur et celle du lecteur dédoublées.....	62
–	A). La figure du créateur dédoublée.....	62
–	B). Multiplicité de la figure du lecteur ou représentation d'un lecteur idéal ?...	67
–	Chapitre III.....	79
–	L'IRONIE « CHEVILLARDIENNE » : la remise en cause des pouvoirs de la littérature, un possible discours auctorial	79
–	I). Une œuvre décalée et humoristique.....	79
–	A). Tonalité humoristique et figure de l'ironie.....	80
–	B). Décalage et parodies.....	85
–	II). L'ironie : une arme de l'auteur ?.....	89
–	A). Les ambitions littéraires ridiculisées.....	89
–	B). La remise en cause des pouvoirs de la littérature.....	90
–	III). Un possible discours auctorial : la critique de la critique.....	95
–	CONCLUSION.....	99
–	BIBLIOGRAPHIE.....	103